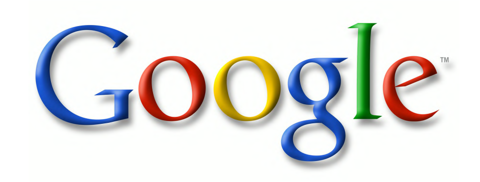




LES ÉCHECS,

POËME

EN QUATRE CHANTS,

PAR FEU L'ABBÉ ROMAN,

PRÉCÉDÉ DE RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ECHECS, ET SUIVI DE NOTES.

Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur.

VIRG. *Georg.* L. IV.

A PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,
RUE GÎT-LE-COEUR, N.º 4.

1807.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE JEU

DES ECHECS.

Le jeu des échecs(1) est de tous les jeux celui auquel l'esprit a le plus de part, et le seul sur lequel les savans aient fait des recherches et composé des traités. Beaucoup se sont trompés, ou ont été égarés par des passages

(1) Dans le mot *échec* au singulier, on prononce le *c*, mais lorsqu'il est au pluriel, on le supprime, et l'on prononce comme s'il y avoit *échets*.

équivoques d'auteurs anciens, qu'ils ont mal interprêtés à dessein, et pour illustrer davantage un sujet qui n'avoit pas besoin de cet artifice.

C'est ainsi que quelques-uns ont prétendu que l'origine de ce jeu devoit être placée à l'époque du siége de Troye; que Palamède, capitaine Grec, en étoit l'inventeur, et qu'il étoit connu des Romains de qui nous le tenions. Outre Palamède, ils citent les amans de Pénélope, qui, selon Homère, jouoient aux échecs devant la porte de cette reine. Ce passage du poëte Grec a été ainsi traduit en vers latins :

Invenit autem procos superbos, qui quidem tum
Calculis ante januam animum oblectabant.

Le mot *calc lis* employé par le traducteur indique que les amans de Pénélope ne s'amusoient pas à jouer aux échecs, mais aux jetons que les Romains nommoient aussi *scrupuli*, et qui ne ressemblent pas plus au jeu des échecs, que ceux des dames, des osselets, ou des soldats désignés par les auteurs latins sous la dénomination de *latrunculi*.

L'origine des noms que portent les pièces, suffit pour convaincre que ce jeu nous est venu des Indiens. Dans toutes les belles inventions, il est rare que l'inventeur n'imprime pas son cachet à son ouvrage. Le mot *échec* vient de *schah*, qui signifie *roi*. Chez les Orientaux, la pièce que nous

nommons le *fou*, porte le nom de *fil* dont les Espagnols ont fait celui de *delfil*, et d'anciens auteurs latins *al-phillus*. La tour étoit appelée autrefois *rok*, mot Indien, d'où nous est demeuré le terme *roquer*.

Les Arabes, les Chinois et les Persans reconnoissent qu'ils tiennent le jeu d'échecs des Indiens. Leurs écrivains racontent ainsi son origine :

Au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne, régnoit aux Indes un jeune monarque dont le royaume étoit situé à l'embouchure du Gange ; son père avoit agrandi ses états, rendu tributaires les rois ses voisins, et laissé de grandes richesses.

Le jeune prince oublia qu'il devoit être le père de ses sujets, et que ceux-ci composent la force et la puissance du souverain. Il opprima son peuple, se para des titres les plus fastueux, et s'abandonna aux excès de la cruauté et des plaisirs.

Les Rajahs et les Bramines lui firent des représentations. Enivré de sa grandeur, il méprisa leurs sages remontrances; bientôt il en fut blessé et fit mourir ceux qui osoient désapprouver sa conduite.

On fut effrayé : la crainte éloigna du prince ceux qui pouvoient lui donner des conseils utiles; il resta abandonné à quelques flatteurs dange-

reux, qui le portèrent aux derniers excès. Le peuple, accablé sous le poids d'une tyrannie insupportable se révolta; les rois tributaires convaincus que le monarque Indien avoit perdu toute sa force en perdant l'amour de ses sujets, secouèrent le joug et lui déclarèrent la guerre.

Un philosophe Indien nommé *Sissa*, touché des malheurs de sa patrie, entreprit d'éclairer le roi et de lui ouvrir les yeux sur les funestes effets de sa conduite; mais craignant que sa leçon ne lui attirât le traitement que ses prédécesseurs avoient reçu, il voulut que le prince se la donnât lui-même, et ne crût pas la recevoir d'un autre. Dans cette vue,

il imagina le jeu des échecs, et l'enseigna au monarque; il n'oublia pas de lui montrer que dans cette image de combats, le roi n'a aucune force seul, que son salut dépend quelquefois de la pièce la moins importante, qu'il ne peut ni attaquer ni se défendre sans le secours de ses soldats.

Le prince avoit de l'esprit, il se fit l'application des leçons du Bramine, changea de conduite et prévint les malheurs qui le menaçoient. Ce fut ainsi que Sissa, par l'attrait d'un amusement ingénieux fit goûter à l'imprudent monarque des vérités qui, jusques là n'avoient excité que sa colère; comme on entoure de miel la coupe que l'on présente à l'enfant qui

ne peut encore voir dans un breuvage amer le réparateur de la santé. Ce fut ainsi que Dunois donna à Charles VII au milieu d'une fête, une forte leçon, cachée sous le voile de la plaisanterie *.

---

* Les Anglois, sous le règne de Charles VII, avoient pénétré au cœur de la France. Le roi, tout occupé d'Agnès Sorel, négligeoit les intérêts du royaume. La cour ne se ressentoit nullement du déplorable état des affaires, et chaque jour une fête nouvelle s'y donnoit, comme si on eût été en pleine paix. Ce fut dans une de ces brillantes réunions, que Charles demanda à Dunois ce qu'il en pensoit : « Sire, répondit le brave chevalier, je pense qu'on ne peut pas perdre plus gaîment un royaume ».

Le nouveau jeu devint bientôt célèbre, et ne demeura pas long-temps renfermé dans l'Inde, il passa dans la Perse et de là en Arabie ; mais avec des circonstances singulières que les écrivains Orientaux ont conservées et qui montrent que dans tous les pays où le jeu des échecs fut reçu, on le fit servir à l'instruction comme à l'amusement des rois. Le savant Freret lui-même, lisant à l'Académie, dans une assemblée extraordinaire tenue en présence de Louis XV, une dissertation sur l'origine des échecs, trouva le moyen d'adresser au roi des leçons indirectes ; l'histoire du monarque Indien et de Sissa dut surtout fixer l'attention de Louis XV encore dans sa minorité.

Nous ne suivrons point les différens auteurs dans leurs recherches, souvent contradictoires et presque toujours fatigantes. Don Pietro Carrera publia en 1617, un énorme in-folio sur le jeu des échecs, et se fit le défenseur de Palamède. L'Espagnol Ruy Lopez de Segura et l'Italien Domenico Tarsia ont composé des traités sur le même sujet. Le Calabrois, Conningham, Bertin, Philippe Stamma d'Alep qui, dans sa préface, nous apprend que dans sa patrie on se choisit un second pour une partie d'échecs comme pour un duel, Vida de Crémone, Lolly, l'abbé Cérutti, et Philidor ont écrit sur ce jeu, tant en prose qu'en vers; de tous ces ou-

vrages, ceux de Philidor et de Stamma sont les seuls qui puissent être lus par les amateurs du jeu, et leur fournir des principes sur la manière de bien jouer. Les littérateurs, surtout ceux qui réunissent le goût des échecs à celui des vers, liront avec plaisir le poëme latin de Vida et celui de Cérutti.

Les hommes de lettres ne sont pas les seuls qui aient consacré leurs loisirs au jeu des échecs; de grands capitaines l'ont considéré comme le plus noble et le plus agréable des amusemens. Tamerlan l'aimoit avec passion, et on dit même qu'il fit à la figure des pièces et à leur marche, des changemens que l'on respecta tant qu'il vécut, mais

qui furent supprimés après sa mort. Charlemagne se délassoit par ce simulacre de la guerre, de combats plus meurtriers : on conservoit ses échecs au trésor de St.-Denis. François premier, prisonnier en Espagne, charmoit les ennuis de sa captivité en jouant aux échecs ; Charles XII, aussi malheureux que lui lorsqu'il étoit à Bender, oublioit sa défaite devant un échiquier, et jouoit tous les jours avec le général Poniatowski, ou avec son trésorier Grothausen ; il haïssoit tous les jeux et les défendoit même à ses troupes et à ses sujets ; mais celui des échecs étoit excepté, il l'encourageoit par le goût et le plaisir qu'il paroissoit y prendre.

En effet, ce jeu est le seul qui convienne aux esprits profonds, aux ames désintéressées. Le hasard n'en dérange point les combinaisons, l'appât du gain est inutile pour inspirer de l'ardeur aux combattans, celui de la partie leur suffit : le terrible mat est le but de leurs desirs ; et si ce jeu est l'image de la guerre, on peut étendre la comparaison aux joueurs; la joie du vainqueur, la honte du vaincu représentent parfaitement la contenance de deux armées à la suite d'un combat, dont le résultat est le triomphe de l'une et la défaite de l'autre.

Le jeu des échecs est maintenant répandu dans tout l'anciens con-

tinent et dans quelques parties du nouveau. Les Anglois et les Allemands le jouent plus généralement et mieux qu'aucun peuple de l'Europe.

Ce fut à Presbourg en 1770, que M. de Kempell fit voir un automate qui jouoit aux échecs contre les plus habiles joueurs ; cet automate représentoit un homme de grandeur naturelle, habillé à la turque ; assis devant une table d'environ trois pieds et demi de longueur, sur deux pieds et demi de largeur, et sur laquelle étoit l'échiquier ; la table et la figure étoient remplies de rouages, de ressorts et de leviers ; l'auteur ne faisoit aucune difficulté de laisser voir

l'intérieur de sa machine, surtout après qu'on l'eût soupçonné d'y tenir un enfant caché. Cette imputation n'avoit pas le moindre fondement, et l'automate faisoit avec précision les mouvemens variés et compliqués du bras; il levoit ce bras, l'avançoit vers la partie de l'échiquier où étoit la pièce qu'il devoit jouer, et ensuite, par un mouvement de poignet ramenoit la main au-dessus de la pièce, ouvroit la main, la refermoit sur la pièce pour s'en saisir, l'enlever et la placer sur la case où elle devoit être jouée, et enfin remettoit son bras à côté de l'échiquier; s'il devoit prendre une pièce à son adversaire, par un mouvement entier du bras, il la met-

toit hors de l'échiquier, et, par les mêmes mouvemens qui viennent d'être décrits, il prenoit sa pièce pour lui faire occuper la place que l'autre laissoit vacante.

Quelques joueurs voulurent lui faire des supercheries et le tromper par de fausses marches, en prêtant, par exemple à la dame la marche du cavalier, mais l'automate n'en étoit pas la dupe, et prenoit la pièce pour la remettre à la case d'où elle étoit partie.

M. de Kempell fit jouer son automate en présence de la cour, de l'ambassadeur d'Angleterre et de plusieurs seigneurs Anglois. L'o-

pinion où l'on étoit que l'auteur influoit sur la machine, porta les spectateurs à ne perdre aucun de ses mouvemens, tous avoient les yeux sur lui ; mais aucun ne remarqua rien qui pût contribuer à diriger l'automate.

M. de Kempell étoit tantôt à côté de la table, et tantôt éloigné à la distance de six pieds ; il laissoit quelquefois l'automate jouer jusqu'à quatre coups sans en approcher.

Lorsqu'un effet quelconque surpasse notre intelligence, nous nous efforçons d'en chercher la cause ; notre amour-propre semble offensé de l'obstacle opposé à notre esprit,

et nous aimons mieux hasarder une solution sans preuve que de convenir de notre ignorance.

On prétendit que la table devant laquelle étoit l'automate, correspondoit avec le plancher ou avec une pièce voisine; M. de Kempell plaça sa machine où l'on voulut, et la déplaça autant de fois qu'on parut le desirer

D'autres dirent que l'aimant devoit être le moyen employé pour diriger le bras de l'automate; l'auteur offrit de laisser placer auprès de la table la pierre d'aimant la plus forte et la mieux armée, ou un poids de fer, sans que les mouvemens de la figure en fussent dérangés.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux dans cet automate, c'est qu'il n'avoit point une suite de mouvemens déterminés; mais se mouvoit toujours en conséquence de la façon de jouer de son adversaire. On observa à M. de Kempell qu'il étoit impossible que les mouvemens ne fussent pas subordonnés à une force directrice: il en convint, mais de toutes les conjectures sur les moyens qu'il employoit, aucune ne put satisfaire ceux qui cherchoient la solution de cet étonnant problème.

Le jeu des échecs, du temps de Philidor, fut en grande faveur à Paris: il eut pour partisans les hommes les plus illustres; Jean-Jacques

Rousseau et Voltaire lui donnoient la préférence sur tous les autres jeux. Le café de la Régence étoit le rendez-vous des plus forts joueurs. On en voyoit cependant qui n'étoient pas de la force de l'automate de M. Kempell; les échecs ont aussi leurs Cotins. La révolution qui renversa pendant plusieurs années presque toutes les idées libérales, dispersa les habitués du café de la Régence, le véritable Mars fit oublier l'image des combats; la fastidieuse bouillotte triompha en parvenue dans les salons, et en chassa les jeux auxquels l'esprit plus que le gain donne de l'attrait. Heureusement on revient à des idées plus saines : les arts ont

repris leur empire ; la science est appréciée, et l'on commence à s'apercevoir qu'il faut des délassemens moins ennuyeux. La bouillote conserve un reste d'autorité dans les salons ; mais on lui préfère le wisk et le reversi. Le café de la Régence reprend son ancienne splendeur, et les amateurs d'échecs y reviennent s'exercer autour du buste de Philidor, à ce jeu attrayant dont il leur enseigna les principes et les secrets.

Nous avons parlé plus haut de Vida et de l'abbé Cérutti : Vida a composé sur les échecs un poëme latin rempli d'élégance et de belles images ; il porte tout entier sur une fiction.

« Jupiter assistoit aux noces brillan-
« tes de l'Océan et de la Terre; après le
« festin, le nouvel époux voulut amu-
« ser la cour céleste, il fit apporter
« une table peinte de deux couleurs».
Ici le poëte décrit l'échiquier. Cette
description est de la plus grande exac-
titude, on n'en peut rien retrancher,
on n'y peut rien ajouter. « Vous voyez
« un champ de bataille, dit l'Océan;
« c'est là que deux armées se livre-
« ront des combats simulés; il dit,
« et renversant une urne sur l'échi-
« quier, il en fait sortir seize figures
« noires avec autant de blanches ».
L'Océan explique alors le nom, le
rang et la marche de chaque pièce;
il leur enseigne les règles du jeu.

Tout cela est décrit avec beaucoup de grace et de clarté.

Jupiter appelle Apollon et Mercure: il leur commande de combattre sur l'échiquier, promet un prix au vainqueur, et défend aux dieux de favoriser l'un ou l'autre athlète.

Les dieux supérieurs sont assis, les subalternes sont debout autour de la table: la partie s'engage; elle est décrite avec si peu de clarté, qu'il est impossible de la suivre et de se former une idée précise de la position des pièces; on comprend par intervalles quelques coups détachés, et voilà tout. Le poëte, d'ailleurs, n'a pas tiré de la situation toutes les res-

sources qu'elle offroit à l'imagination. La présence et les menaces de Jupiter, les dieux penchant pour l'un ou pour l'autre joueur, le coup d'œil de Vénus, l'attention de Mars, les ruses de Mercure, les alternatives d'inquiétude et de joie, les succès et les revers; les plaintes mutuelles, les applaudissemens des dieux, l'allégresse du vainqueur, la consternation du vaincu, le prix donné par Jupiter eussent rendu la partie beaucoup plus intéressante.

Mercure reçoit des mains de Jupiter le caducée pour prix de sa victoire. Dans la suite il enseigna ce jeu savant à la nymphe *Echet* qu'il avoit séduite, il lui donna pour prix de

ses faveurs un échiquier précieux et des échecs de deux couleurs, dont il lui montra l'usage; la nymphe donna son nom à ce jeu célèbre qui pénétra chez les nations les plus lointaines.

Tel est le poëme de Vida, riche de poësie, mais foible dans le didactique; il semble qu'il n'ait qu'entrevu les richesses de son sujet, il n'a qu'effleuré le parallèle du jeu des échecs et de l'art militaire; parallèle si fécond en beautés poétiques.

Ce fut la lecture de ce poëme qui nspira à l'abbé Roman le dessein de traiter le même sujet. Il osa lutter contre son modèle, et ne fut arrêté ni par la sécheresse du travail, ni

par la délicatesse et la contrainte de notre langue, et de la versification. Souvent la résistance donne des forces; la pression produit le jet d'eau; les dificultés l'irritèrent, et il parvint dans une route remplie d'épines, à cueillir quelques fleurs.

L'ouvrage que nous donnons au public, étoit composé, lorsque l'abbé Cérutti publia, sur les échecs un poëme d'environ 400 vers. Cette pièce n'a pas la régularité qui constitue un poëme; l'auteur s'est borné à la description d'une partie, et la narration est faite par l'un des rois des échecs, qui raconte lui-même le combat et sa victoire. On retrouve ici le même défaut que dans Vida,

on ne reconnoît point la partie et les différentes combinaisons du jeu sont décrites sans suite ni liaison.

Au reste, la production de l'abbé Cérutti est recommandable par sa versification et par le choix des pensées : on s'aperçoit en la lisant qu'il pouvoit faire mieux, et que s'il n'a pas donné à son ouvrage plus d'étendue et de régularité, c'est qu'il n'a pas cru le sujet digne d'un travail sérieux.

Nous ferons mieux connoître ces deux poëmes, dans les notes où nous confronterons les passages de Vida et de Cérutti, avec ceux de l'abbé Roman, qui offrent, avec les premiers quelques points de contact.

L'abbé Roman est donc le premier en France qui ait composé, sur les échecs un poëme didactique. Nous devons penser qu'il sera accueilli par les amateurs de ce jeu et par les littérateurs ; ceux même qui en ignorent les élémens le liront avec plaisir. Nous avons vu de nos jours la Gastronomie recueillir les applaudissemens des gourmands, et de ceux pour qui la sobriété est une vertu innée, ou une loi rigoureuse du destin. Nos braves militaires, surtout, qui tant de fois ont fait échec et mat leurs ennemis * et leur

---

* L'Editeur a vu, il y a trois ans, à New-York, ville des États-Unis de l'Amérique

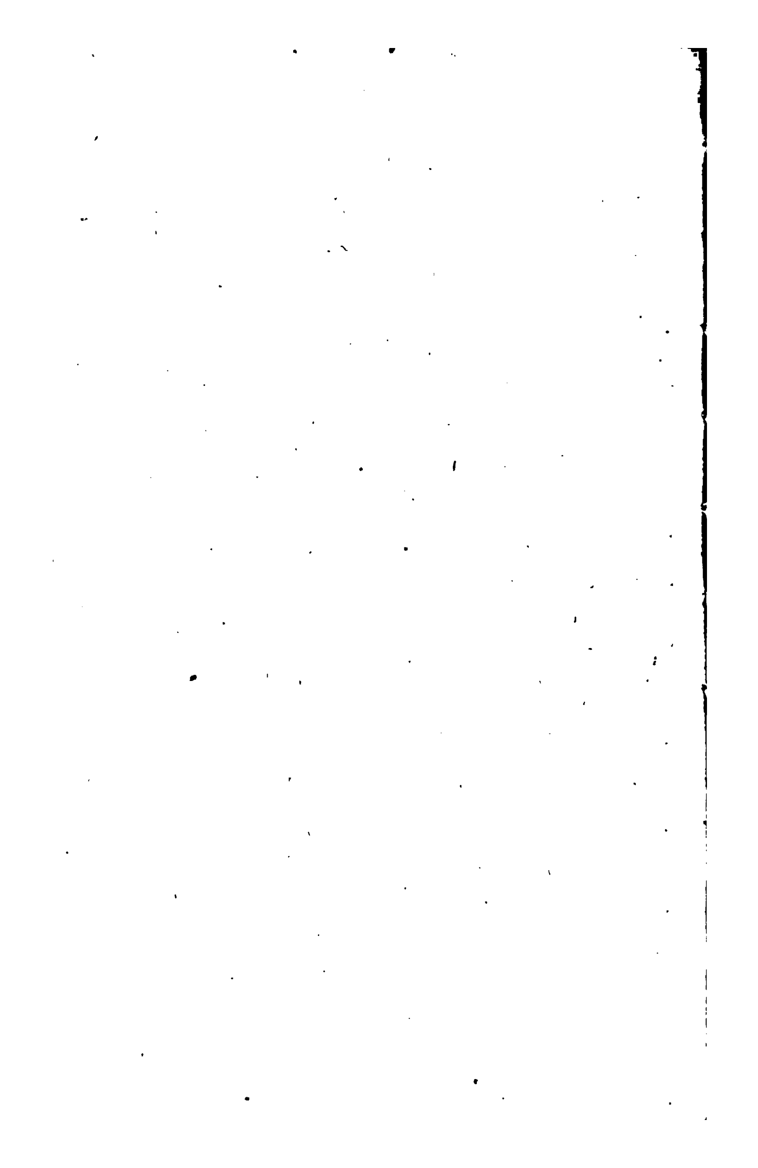
ont gagné tant de parties, trouveront avec plaisir, dans ce poëme une image de leurs exploits.

AUGUSTE COUVRET.

---

une caricature représentant notre invincible Empereur, alors premier Consul, jouant aux échecs avec l'empereur d'Allemagne, et donnant *échec et mat* à son adversaire, conseillé par l'empereur de Russie.

L'inscription angloise qui étoit au bas de cette estampe, indiquoit qu'elle avoit été faite pour la bataille de Maringo.



PRÉFACE.

Nous avons un poëme italien en six chants, de Gregorio Ducchi, intitulé : *Il Gruoço de gli Scacchi* : il le composa, dit-il, dans son épître dédicatoire à la marquise de Soragna, dans le même esprit à peu près que Xerxès avoit imaginé ce jeu. Ce philosophe, ajoute-t-il, voyant Enimelderacus, fils de Nabuchodonosor, se livrer par désœuvrement à tous les excès de la tyrannie et de la cruauté, inventa le jeu dont il est question, dans l'espérance que sa nouveauté et sa difficulté servant d'attrait au prince oisif, cet amuse-

ment feroit diversion à ses penchans féroces, et laisseroit respirer son malheureux peuple. C'est ainsi, continue-t-il, que pour donner le change à des passions qui me tyrannisoient, et pour tromper mes cruels ennemis, j'ai écrit ce poëme dont j'ai retiré le fruit que j'en attendois.

Mais son poëme n'est autre chose qu'une allégorie très-détournée et dans la description des combats de deux princes, l'un Africain et l'autre Scythe, il n'y a pas deux octaves où il soit parlé des échecs; il n'y a rien de didactique, pas un précepte, pas une règle, pas un terme du jeu, il n'y est pas même parlé de l'échiquier, du nombre de ses cases, de

la marche des pièces; enfin, jamais titre n'a été plus mal rempli que celui du poëte Italien. Ce n'est pas que dans son poëme il n'y ait de très-beaux morceaux. Le sixième chant surtout est écrit avec beaucoup de chaleur, de poésie et de rapidité. Comme ce livre est rare, j'en vais faire une analyse, afin d'en donner une idée, et de mettre le lecteur en état d'en juger.

Voici le début du poëte.

Guerre non mai più udite, illustri amori
Canto, alti sdegni e gloriose imprese
Di due potenti rè di Sciti e Mori
I quali alto desio punse ed accese.
E scrivo delle Amazzoni gli onori,
Che di Scitia abitar l'aspro paese;

E come di quei rè nel fine vinto
Rimase l'un da Marte e morte estinto.

Le noir Cacus, roi de l'aride Libye, détesté dans ses états par les vexations qu'il y avoit commises, résolut d'en sortir, et de porter la guerre à des peuples éloignés. Il rassembla des troupes, partit à leur tête, traversa les sables brûlans de l'Afrique, passa le Nil, parcourut l'Egypte, y fit un riche butin, tourna du côté des montagnes de l'Arabie où il fut harcelé par les Arabes vagabonds, continua sa marche vers la Syrie, traversa l'Oronte, et dirigea sa route par la Cilicie et l'Arménie, du côté du Pont-Euxin.

Là il entendit parler d'une île fa-

meuse de cette mer, où une célèbre magicienne prédisoit l'avenir. Ce discours excita la curiosité de l'Africain. Il remet le commandement de ses troupes à deux de ses généraux *, part et arrive dans la grotte de la sibylle.

Qui in foglie ella scrivea l'alta ventura.
O la fatal disgrazia apparecchiata;
E se'l vento tra quelli scritti entrava,
Le foglie e'l vaticinio dissipava.

La magicienne fit purifier le roi noir dans un bain, il la suivit ensuite dans un profond souterrain. Là, elle lui apprit qu'elle s'appeloit *Scacchea*,

---

* Gli Arifili.

et qu'elle avoit donné son nom à l'île qu'elle habitoit; elle lui permit ensuite de demander ce qu'il vouloit savoir. Quel sera mon sort, répondit-il, et celui de ma postérité? je te jure, ajouta-t-il, que dans quelque pays que je règne, j'y ferai bâtir une ville qui portera ton nom? je t'élèverai des temples et des autels.

La magicienne ouvre son livre, évoque les esprits infernaux, trace des cercles, brûle des herbes enchantées, récite des paroles magiques, et prédit à Cacus qu'il aura des fatigues et des revers à essuyer; et qu'enfin, soutenu de la reine des Amazones, il sera vainqueur d'un roi de l'Orient. Après ta mort, ajout-

t-elle, cette guerre sera retracée dans un jeu dont les lois seront semblables à celles du dernier combat où tu auras été vainqueur, et ce jeu portera ton nom et le mien.

Te morto, quella guerra ch' averai
Fatta con questo rè fia pinta e tale
Che' l nome tuo con quella spargerai
Dall' onde Caspie, al lito occidentale;
Perchè con simulate genti assai
Guerreggiando farranno patto uguale
Al detto, e dal tuo nome e mio, tal guerra
Scacco sarà chiamata in ogni terra.

Elle lui dévoile ensuite la fortune et la gloire de ses descendans, parmi lesquels seront comptés les *Ottomans* dont le poëte trace rapidement les exploits et les malheurs.

Cacus satisfait, retourne dans son camp, où régnoit le trouble et la discorde, comme la magicienne l'en avoit averti.

Les deux généraux à qui il avoit confié le commandement de son armée, étoient jumeaux; l'un d'eux ne pouvant souffrir d'égal, résolut d'assassiner son frère; celui-ci se douta d'abord de ce noir dessein, mais dès qu'il en eut des preuves certaines,

Restò fra amor ed ira un pezzo incerto.
Ma in fin più puote l'empio e crudo sdegno
Della pietade e del amor fraterno......
Non fù l'ira maggior di Polinice,
Quando gli fù negato il debbit' anno,
L'anno ch'egli dovea regnar felice,
E'l Fratel lo privò del real scanno.

Nè spinge con magg furia l'ultrice
Ira l'ircana Tigre à ui l'ingànno
Del cacciator l'imbe e parto toglie,
Tanto era açerba di costui la doglia.

A l'arrivée du roi, il dissimule son ressentiment, et montre un visage serein à son coupable frère. Ce n'est pas là ce que promettoit la comparaison de *Polinice* et de la tigresse d'Hircanie.

Cependant les peuples voisins de l'Hircanie et d'autres plus éloignés, ayant entendu parler d'un prince africain qui venoit s'emparer de leur pays, délibérèrent, se réunirent, et résolurent de mettre son armée en déroute.

Temir, roi des Tartares, *valoroso co 'l senno e di man' pronto*, se hâta d'assembler ses troupes *. Il avoit ouï dire qu'*Amaltée*, reine des Amazones, devoit fournir de puissans secours au roi des noirs. Le Tartare craignoit le ressentiment et la vengeance de l'Amazone à laquelle il avoit fait un outrage sanglant. Il avoit vu à la cour d'Amaltée, les deux filles de cette reine, Lydie et Artémise; il se sentit enflammé d'amour pour la première, il résista quelque temps, il combattit sa passion, il résolut de partir pour ses états, mais l'amour le retint. Ce Tartare tendre, délicat et fidèle se disoit à lui-même :

---

* In Samaricanda.

Ahi lasso! ..... potrò partire
Lasciar adietro ogni mio ben e pace?
O pur vedrò co 'l fin del mio desire
O s' ella m' ama, o se' l mio amor gli spiace?
E se gli spiace, amando io vò morire
Chè questo à l'alma desiosa piace;
Non è poco l'amar donna gentile
Bench' ella tenga l'amator à vile.

Jolie maxime plus digne d'un poëte italien que d'un guerrier Sçythe. Lydie aperçut l'amour du prince étranger, elle y fut sensible, tout Amazone qu'elle étoit.

Con pietoso affetto gli occhi gira,
Nè d'un riso gli fù talor ingrata,
Ma scherzand'ella, il suo forte arco Amore
Scoccando gli arse in un momento il core.

Tel est le sujet du premier chant.

Temir propose à Lydie de fuir avec lui ; elle hésite d'abord, elle y consent bientôt. Cette nouvelle Hélène renonce à son pays, à sa famille, à la couronne de sa mère pour suivre un étranger. Ils partent durant la nuit ; le Tartare arrive dans ses états, il y donne de grandes fêtes, il couronne Lydie, il est au comble du bonheur.

Ei si trovava della rocca in cima,
Ma tosto si cangiò l'instabil dea
E à basso lo mandò nella parte ima.

Cependant Cacus se ressouvenant du conseil que lui avoit donné la magicienne, envoye une ambassade à la reine des Amazones. Le chef ambi-

tieux qui avoit résolu de poignarder son frère, fut nommé ambassadeur. Voyant son premier projet avorté, il tourna ses vues d'un autre côté, et résolut de passer au service de Temir, et de faire la guerre à son prince. Il part avec Amida, c'étoit son collègue; il arrive à la cour de l'Amazone; là, sous différens prétextes, et malgré les sollicitations d'Amida, il diffère d'exposer à la reine le sujet de l'ambassade.

Amida prend son parti, et demande audience; la reine l'écoute; il sollicite de la part de son maître, l'alliance de l'Amazone et des secours contre Temir. Amaltée les lui accorde, et le traité est conclu. A cette

nouvelle, le collègue d'Amida quitte la cour et part pour Samarçande ; il découvre à Temir tous les projets de Cacus. Le traître fut récompensé, le roi Scythe le combla de graces, et lui donna le commandement d'une partie de ses troupes ; cependant pour s'assurer de lui, on le mit sous la garde d'un capitaine indien ; homme dont la bravoure et la fidélité étoient à toute épreuve. L'Africain étoit noir, on voulut le rendre blanc, et pour cela on l'envoya chez un vieillard nommé Tiresias, qui avoit des secrets merveilleux pour changer la couleur de la peau. Il arrive avec son compagnon ; le solitaire les reçoit avec bonté, et après leur avoir

donné un grand festin, il les conduit dans une salle où étoient écrits les noms, et rangés les portraits d'un grand nombre d'hommes fameux qui devoient naître dans plusieurs siècles. Le magicien leur en fait l'histoire ; ensuite il lui lave la tête et les membres avec une liqueur composée de sucs divers, et le rend plus blanc que la neige. Le More étonné de ce changement subit, ne se connoissoit plus lui-même, il rendit grace à Tiresias, et retourna dans le camp où tout étoit déjà en mouvement à cause de l'approche de Cacus qui avança à grande journée. Amida de retour, lui avoit appris la trahison de son collègue ; à cette nouvelle, le

roi noir se met en marche. Amida conduisoit l'avant-garde, le frère du perfide étoit à la tête de l'arrière-garde, et Cacus commandoit le centre. Il arriva bientôt sur les bords du Volga, et il y attendit les secours d'Amaltée.

Artémise, fille d'Amaltée, arrive avec les Amazones, le même jour que Temir avoit paru sur la rive du fleuve. L'armée de ce prince étoit composée de plusieurs nations que le desir de la gloire ou l'espoir du butin avoit attirées. Les pygmées avec leurs éléphans et leurs tours, étoient venus des confins de l'Orient. Le projet de Temir étoit de s'opposer au passage de Cacus qui tentoi

de traverser le fleuve. Amida fit un long circuit, et passa heureusement à l'insçu des ennemis sur lesquels ses troupes se jetèrent en poussant de grands cris; en même temps Artémise fit jeter un pont, et marcha droit à Temir, à la tête de ses guerriers; Cacus étoit déjà sur l'autre rive; le prince Tartare lui oppose une partie de ses troupes; on en vient aux mains, on se mêle, le carnage s'échauffe, Témir renverse tout ce qui se présente devant lui; Artémise fait des prodiges de valeur, elle cherche en vain Témir pour laver dans son sang la honte de sa famille; elle s'enfonce dans les rangs ennemis; elle écarte, elle dissipe,

elle abat tout ce qui s'oppose à son passage. Du côté opposé Orythie, le cimeterre à la main, se fait jour à travers les bataillons serrés, elle voit la jeune Hippolyte, sa tendre compagne, tomber sous le fer de Clibius.

Qual purpureo fior troncato more
E perde in breve tempo ogni beltade,
Che del terren mancado gli l'amore
Fugge il vigor e manca la sua etade;
Tal l'infelice Ippolita, dal core
Fuggendo il sangue e l'alma, estinta cade. . . :

Orythie, dans l'excès de sa douleur et de son désespoir, venge la mort d'Hippolyte.

D'ira, di sdegno e di fedel amore
Oritia feroce tutta ardeva;

Tal che gli uomini atterra le bandiere
E sottosopra volge molte schiere.

Les éléphans portent le trouble, le désordre et l'effroi parmi les soldats de Cacus, son armée alloit être mise en déroute, lorsqu'on s'avise d'un expédient pour épouvanter les éléphans chargés de tours. On leur présente de longues piques, dont la cîme étoit entourée de matières enflammées. Ces animaux effrayés retournent sur leurs pas, se précipitent au travers des bataillons et des escadrons, renversent et foulent aux pieds les chevaux et les cavaliers, jettent loin d'eux les tours armées dont ils sont chargés. Les rangs sont confondus, les troupes sont culbu-

tées, les Africains profitent du moment, ils fondent sur les Scythes, ils en font un horrible carnage, tout tombe, tout cède, tout fuit; en vain Temir et ses généraux veulent rallier les troupes, rappeler les fuyards, ranimer la valeur des soldats; ils fuyent encore, Cacus est vainqueur, et la nuit sépare les deux armées. Temir rassemble les débris de la sienne, et se retire fort loin des ennemis.

Cacus, fait bâtir une superbe cité à laquelle il donne son nom et celui de la Sibylle. Cette ville s'appelle *Scacchea*. Après avoir poursuivi les vaincus, Orythie s'égare à la chasse, elle se repose et s'endort auprès d'une

fontaine. Un bruit se fait entendre, elle s'éveille en sursaut : elle voit un homme grand et tout armé, monté sur son cheval ; descends, lui dit-elle, et rends-moi mon cheval ; il est à moi, repond-il, et s'enfuit à travers la forêt. Orythie le suit à pied, mais le coursier plus prompt que le vent disparoît à ses yeux. En avançant, elle aperçoit un palais superbe et reconnoît sur la porte le guerrier qu'elle cherchoit : elle lui redemande son cheval et le défie au combat ; celui-ci entre dans le château et se dérobe à la vue de l'Amazone. Orythie l'entend et ne le voit point, une femme en habits de deuil lui apprend que c'est l'enchanteur

Chiron qui habite cette demeure, que ce magicien lui a enlevé son amant pour l'arracher à sa destinée qui le condamne à périr dans les combats, que le charme de son palais est attaché à un bouclier dont aucun guerrier n'a pu encore soutenir l'aspect, que celui qui l'enlevera délivrera tous les captifs que ce château renferme. Orythie y entre, elle se fait jour l'épée à la main, au travers d'une foule de monstres qui s'opposent à son passage : elle voit le fatal bouclier et l'enlève; aussitôt le charme est détruit, elle trouve son cheval : elle rencontre Chiron, qui lui raconte comment il avoit voulu l'attirer dans son palais, et l'y

retenir pour l'éloigner des combats où elle doit acquérir beaucoup de gloire, et perdre la vie. Orythie répond :

Di tutti il di è segnato, e breve e fella
È questa vita, ch' or vecchio possedi,
Ma stender la sua fama con valore,
Quest' opra è di virtude e d'alto core.

Io dunque lascierò la cura a i fati
Di questa vita cara à l'umil gente,
Nè per viltà, nè per di vita brama
Anteporrò la pace à certa fama.

Ardan et tous ses compagnons sont délivrés. Chiron donne un magnifique festin à Orythie, et lui raconte l'histoire de l'infortunée *Ænone*, fille de la Terre et de Vul-

cain, aimée de Jupiter et poursuivie par Junon.

Temir reçoit des secours de Zoroastre, roi des Bactriens. Le détachement qui l'avoit poursuivi l'avoit presque atteint ; mais Amida qui le commandoit ayant appris que l'armée ennemie avoit été renforcée, se voyant inférieur en nombre, ne jugea pas à propos d'en venir aux mains.

Cependant Eraste et Panarète, deux Grecs qui étoient au service de Temir, résolurent de signaler leur zèle pour ce prince, par quelque action d'éclat. Ces deux amis convinrent ensemble qu'ils iroient

dans le camp des Africains, et qu'ils immoleroient leur roi au milieu de ses troupes. Ils cachèrent leur projet et demandèrent la permission à Temir d'aller proposer à *Cacus* un combat singulier. Le roi leur ordonna de l'aller défier en son nom. Ces deux guerriers partirent : ils arrivèrent au camp d'Amida; ils attendirent la nuit pour y entrer. Déjà le bruit des instrumens guerriers ne retentissoit plus dans les airs; un silence profond avoit succédé au tumulte et au fracas, les soldats étoient plongés dans le sommeil. Eraste et Panarète saisissent ce moment, ils entrent l'épée à la main; le premier s'enfonce parmi

les Africains, il en égorge un grand nombre. Le second se mêle parmi lès Amazones, il en fait un carnage horrible. On s'éveille, on s'écrie, on court aux armes. Les deux Grecs échappent à la faveur de la nuit du tumulte et de la confusion; ils se retirent dans un bois voisin, ils le traversent et arrivent peu de jours après dans un endroit voisin du camp africain, où le général faisoit la revue des troupes. Les deux guerriers examinèrent, sans être apperçus, le nombre des troupes ennemies. Quand elles furent rentrées dans le camp, ils en approchèrent. Une garde avancée les arrêta et leur demanda le sujet de leur voyage;

ils répondirent qu'ils venoient demander du service dans l'armée africaine. On les laisse entrer : ils cherchent la tente du roi : ils en voient une de pourpre, entourée de gardes, ils la prennent pour celle de Cacus. Ils y pénètrent après avoir dit aux sentinelles qu'ils étoient chargés d'une ambassade. Milesius, premier ministre du roi y étoit assis, et tous les autres guerriers étoient debout, Panarète crut que c'étoit le roi lui-même, il s'avance avec intrépidité, et lui enfonce son épée dans le sein; Eraste lui plonge la sienne dans la gorge; Milésius tombe dans son sang. Les spectateurs effrayés restèrent d'abord immobiles : mais

les deux Grecs ne daignèrent pas s'enfuir. Bientôt mille épées brillèrent à-la-fois, ils furent assaillis de toutes parts, mais ils vendirent chèrement leur sang, et se défendirent jusqu'à l'extrémité; Eraste tombe enfin sous les coups de Licininus.

. . . . . . Cade
Erasto e seco muor forza e beltade.
Quello versando il caldo sangue muore
E con lunghi singulti batte i fianchi;
Parte dal viso il vivido colore.
E quel ch' era si bel convien ch' imbianchi.
Come tosto divien troncato fiore
O dal vomere adunco, o da buoi stanchi
Guasto; cosi cascò dal lieto volto
Il bello, e nel contrario fù rivoltò.

Panarète est traîné demi-mort de-

vant le prince africain. Celui-ci lui demande pourquoi il a poignardé son vice-roi. C'est une erreur, lui répond fièrement Panarète, et c'est ton sang que je voulois verser : ma main s'est trompée, et voilà mon seul regret. Il faut que tu saches cependant que Temir nous avoit envoyés pour te défier à un combat particulier; le reste est un projet conçu entre Eraste et moi : il expire à ces mots.

Aussitôt Cacus envoie Dalinde au roi Temir : allez, dit-il, lui annoncer que son défi est accepté, et que je lui opposerai autant de guerriers qu'il en aura choisi. Dalinde part; il arrive au camp de Temir; il lui

raconte tout ce qui s'est passé dans celui de Cacus; et il ajoute que le défi est accepté. Témir répondit qu'il marcheroit, lui seizième, contre Cacus. Tous ses chefs se disputèrent l'honneur de l'accompagner, et de partager ses périls et sa victoire. Voici ceux qu'il préféra, et la place qu'il leur assigna. L'amazone Lydie devoit combattre à ses côtés, la troisième et la quatrième place étoient destinées à l'Africain transfuge et au compagnon qu'on lui avoit donné; Ulmanus et Bellerbus, deux cavaliers d'un courage éprouvé, devoient les suivre. Grifaninus et Obeninus, tous deux pygmées, obtinrent chacun le commandement d'une tour. Les huit

Amazones qui avoient acccompagné Lydie dans sa fuite, Aberide, Thiella, Climène, Glaucé, Nimerte, Legée, Electre et Amatia, devoient combattre à pied et former la première ligne.

Dalinde rapporte au prince noir ce qu'il avoit vu, et l'ordre dans lequel Temir se présenteroit au combat. Cacus choisit le même nombre de combattans, et les disposa de la même manière. Artémise, fille d'Amalthée, étoit à sa gauche; le frère du perfide Africain et le guerrier qui avoit remplacé celui-ci, étoient à leurs côtés, c'étoit Dalinde. La cinquième place fut donnée à ce même Ardan, qu'Orythie avoit délivré, et

qui arriva bientôt avec elle. Le cavalier Segrante occupa la sixième; Bombus et Ottinus commandèrent deux tours, et occupèrent les deux extrémités du premier rang. Orythie, Létia, Camille, Hippolyte, Nise, Mélite, Altile et Tispella, sœur d'Hippolyte, étoient rangées sur la première ligne.

Une des lois de ce combat fut que si l'un des deux rois étoit mis à mort, le combat finiroit, et que le roi vivant seroit regardé comme vainqueur. Quant à la reine, si elle périssoit dans le combat, l'Amazone ennemie qui occuperoit le poste où celle-là auroit perdu la vie, devoit être élue reine à sa place.

Les guerriers africains, pour se mieux reconnoître dans la mêlée, devoient être vêtus de noir, et les indiens de blanc. Mais la marche des guerriers n'étoit point gênée. Ce fut après cette bataille que Xerxès, philosophe, orateur et poëte, inventa le jeu des échecs, et imagina les lois qu'on y observe, fixa le nombre des cases, y inventa une marche particulière pour chaque pièce.

Trovò le sedi questo Serse, e volse
Che' l cavalier un viaggio e la Reina
Un altro ne facesse, alla pedina
Tolse il libero corso e ad disciplina
Stretta pose l'Arfile, n'anco sciolse
A i Nani più la briglia, e poi camina
Il rè con gravitade e più vantaggio
E per diffesa sua stan tutti in viaggio.

E benche invero il rè dei bianchi giacque
Dell' altrui forze d'ogni intorno cinto,
A Serse pur d'ucciderlo non piacque,
Ma volse sol ch' ei rimanesse vinto :
Anzi dalla sua legge un ordin nacque,
Che lui non possa mai restar estinto;
Ma basta, à dar lo scacco, che ritrarsi
Non possa il rè, nè in loco alcun salvarsi.

Voilà le seul endroit de ce poëme où il soit question du jeu d'échecs, et tout ce que le poëte italien dit de ses règles. Après ce court épisode, il revient au magicien Chiron. Ce vieillard vit partir à regret Ardan et Orythie qui alloient chercher la mort dans les combats. Les deux rois choisirent de concert une plaine voisine de la mer d'Hircanie, pour y livrer le combat. Ils jurèrent qu'ils seroient

fidèles aux lois du traité. Le jour fatal arrive, les deux troupes sont rangées en bataille, une foule innombrable de spectateurs entourent le champ de bataille; les hérauts s'avancent au milieu, et publient à haute voix le traité que les deux rois ont juré d'observer.

. . . . . . E poscia il segno
La fiera tromba diede, onde nel petto
Di molti tremò il cor codardo, indegno,
Alor subito uscir, nel campo, alteri
I rè, con gl' Indi l'un, l'altro co' i Neri.

Orythie s'avança la première; elle étoit couverte du bouclier qu'elle avoit enlevé à Chiron. Amatia vint à sa rencontre. Les deux Amazones se menacent, se mesurent, se portent

des coups terribles et les parent alternativement ; mais Orythie saisit le défaut de la cuirasse, et frappe son ennemie au flanc gauche. Climène vole au secours de celle-ci ; Melite arrive en même temps, pendant que ces deux Amazones sont aux prises. Orythie défie l'Archer perfide et toutes les guerrières qui défendent Temir. L'Archer indigné s'élance de son poste, et lance un trait rapide dont Orythie est atteinte ; au même instant Climène la frappe auprès du cœur ; Orythie irritée fond sur elle ; leurs épées se croisent, leurs boucliers se heurtent, Climène enfin tombe sans vie aux pieds de la noire Amazone. Celle-ci court aussitôt à

l'Archer perfide qui la repousse vivement : les cavaliers noirs volent à son secours. Segrante paroît le premier ; de l'autre côté Lydie s'empresse de défendre Amatie ; Letia l'arrête, et ces deux guerrières en sont aux mains. La mêlée étoit sanglante. Bombus, avec son éléphant, jetoit le trouble et la confusion parmi les ennemis. L'Archer infidèle expire sous ses coups. Le cavalier Ulmane, le pygmée Obenino s'opposent aux efforts de la troupe noire ; une pierre lancée de la tour de ce dernier renverse Segrante ; Ulmane attaque Mélite ; elle alloit succomber, lorsque Camille, l'Archer fidèle et Ardan les séparèrent. Abeïde,

Thiella, Bellerbus s'avancèrent en même temps pour secourir l'intrépide Lydie assaillie de tous côtés par les Africains. La sœur d'Hippolyte parut bientôt. Elle cherchoit Lydie et la défioit à grands cris. Aberide réunit l'adresse et la force contre Amatie; Orythie le voit, elle fond sur Aberide, et fait tête en même temps à Thiella et aux autres Amazones. Elle perd son sang; mais sa fureur redouble; elle frappe Aberide et la renverse à ses pieds.

Nimerte attaque Letia; Glaucé provoque Ovisa; Bellerbus épie la fille d'Alcée, la suit de loin en faisant un long circuit, l'atteint et lui plonge son épée dans le flanc; el'-

chancelle, elle tombe, et le froid de la mort a déjà glacé ses membres expirans. Cacus, l'Archer fidèle, le brave Ardan, Camille et Letia fondent sur le cavalier et le percent de coups; Amatie perd son sang et son ame s'enfuit; mais Lidye venge sa mort sur Hippolyte et sur Nosa. Legée et Attile étoient aux prises; l'Archer blanc lance un trait et la mort à celle-ci; Grifaninus s'avance avec son éléphant; Ottin dans sa tour et le cavalier Dalinde pénètrent dans la mêlée. Temir frappe Ardan d'un coup de lance; Ardan, fier de combattre avec le roi indien, se jette sur lui; Electre, pour dégager Temir, attaque l'intrépide ca-

valier; Ardan ne voit que le roi, il n'en veut qu'au roi; la guerrière lui porte un coup terrible à la tête; Ardan se retourne et s'élance sur elle; le roi, dégagé, prend son épée à deux mains et lui décharge un coup violent sur le cimier de son casque; le sang coule et inonde son beau visage.

Come il Toro silvestre alhor ch' intorno
Hà 'l feroce mastino e 'l crudo Alano,
Mentre che l'uno assalta col fier corno
È ferito da quel ch'era lontano.

Ardan lève le bras sur l'Amazone, et lui fend son casque et la tête. Au même instant Temir lui enfonce son épée dans le côté; l'Amazone est ven-

gée, Ardan expire auprès d'elle. Cacus commence à craindre sa défaite; il ranime le courage des guerriers qui l'entouroient; il leur ordonne de réunir toute leur force et leur adresse contre le roi Temir : il dit, la fière Artémise part avec son Archer; Camille, Letia, Mélite et Thispella la suivent. Cacus reste derrière pour envoyer du secours à propos.

Bombus et Obeninus se font la guerre du haut de leurs tours; ils se heurtent, ils s'abordent; Ottin se joint à Bombus : en vain Griffanimus veut défendre son compagnon, la tour est renversée, elle tombe avec fracas, et la terre est couverte de ses débris. Obenin se dégage : il

s'élance au milieu des guerriers, et Letia le frappe d'un coup mortel.

Lidye porte de tous côtés la terreur et la mort; mais son coursier s'abat sous elle, et ses harnois se brisent; elle s'élance et combat à pied. L'amazone Camille lui paroît une ennemie digne d'elle; elle l'attaque, et déjà Camille avoit reçu deux blessures, lorsque Dalinde, qui la voit en péril, tire de son carquois une flèche acérée, l'applique sur son arc, tire et lâche la corde; le trait décoché vole en sifflant et perce le cœur de l'infortunée Lidye; ses yeux se ferment et sa bouche expirante ne peut qu'à peine adresser à son

triste époux un dernier et funeste adieu. La fortune jusqu'alors avoit favorisé les Indiens, mais leur espérance s'éteint avec Lidye. Une horreur secrète s'empara de tous les cœurs. Camille, qui combattoit contre Lidye, saisit le poste où cette Amazone venoit d'expirer les armes à la main; elle s'écrie que la couronne lui appartient, et les guerriers blancs la proclament et la saluent reine.

Ulman veut rétablir l'ordre dans la troupe blanche; il anime ses compagnons du geste et de la voix, et marche lui-même à la reine noire. Légée voit de loin son roi pressé par Dalinde, elle vole à lui et lui porte

un grand coup qui glisse sur sa cuirasse, mais qui le renverse avec son cheval; Dalinde étoit étourdi de sa chute; Nimerle et Legée levoient le bras pour le frapper, lorsque le roi noir arrive et le dégage. Ce prince attaque Legée; cependant la reine et l'Archer noirs serrent de près le cavalier Ulman; il veut parer les coups de l'une et de l'autre: il veut les attaquer à son tour; mais la reine passe la pointe de son épée dans la visière du casque d'Ulman, la retire et lui perce le sein: Ulman tombe et mord la poussière.

Temir, désespéré d'avoir vu sa chère Lydie expirer à ses yeux, et ses meilleurs guerriers terrassés, s'a-

vance monté sur un coursier superbe.

Egli girava come avesse penne,
Ed era tanto ubbidiente ed atto
Che lo ritrava et lo spingeva à un tratto.
Il capo allegro avea, e 'l fianco breve
E 'l petto largo, e forte lumiriava.
Era di pel castagno, destro e lieve,
E fuor del naso il foco rigettava,
Nè star fermo sapeva, e sulla neve
Correa senza calcarla, e tempestava
Anitrendo e pestando ogn 'or la terra,
Quando la tromba annunziava guerra.

Temir lui lâche la bride, et tenant son épée des deux mains, il frappe avec violence la plus fameuse des deux Amazones qui venoient de l'attaquer; le coup ne fracassa pas même

l'armure, tant sa trempe étoit fine, mais Artémise en fut tellement étourdie qu'elle abandonna la bride de son cheval, et se laissa emporter fort loin de là. Temir se retourne, et de la pointe de son épée il perce la cuirasse et le sein de l'autre Amazone. Cependant l'archer noir décoche un trait au roi Tartare; sa triple cuirasse ne le défendit pas; sa blessure ne fait qu'irriter sa fureur; il se bat en désespéré contre Artémise et contre la reine; lorsque le cheval fougueux qu'Ardan avoit monté, courant effayé parmi les combattans heurte violemment le coursier de Temir. Cette violente secousse désarçonne le roi Tartare;

Artémise saisit cet instant fatal et lui passe son épée au travers du corps ; l'autre Amazone le frappe en même-temps au flanc droit, la fille d'Amalthée revient à la charge et lui fend le crâne et la tête jusqu'aux yeux ; Témir tombe.

Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.
E sdegnosa tra l'ombre l'Alma uscio
Con singulti fuggendo al cieco rio.

Tel est le poëme de Gregorio Duchi. Je n'y ai rien trouvé que je pusse mettre en œuvre dans le mien ; mais j'ai pris plaisir à imiter le poëte de Crémone, dont je me suis approprié quelques idées. Je ne me flatte pas de l'avoir égalé, je ne crois pas non plus l'avoir copié servilement.

Au reste, on jugera par la date de ce poëme [1] que j'ai enchéri sur le précepte d'Horace, *Nonum prematur in annum.* Il a vieilli dans mon portefeuille. La composition m'avoit agréablement occupé, et la lecture avoit amusé quelques amis; c'étoit tout le fruit que je voulois en retirer. On a cru qu'il pourroit plaire aux amateurs des Echecs, et les délasser quand ils auroient joué quelque partie savante et pénible. Je le leur livre donc comme un amusement. C'est à cela que se bornent mes prétentions.

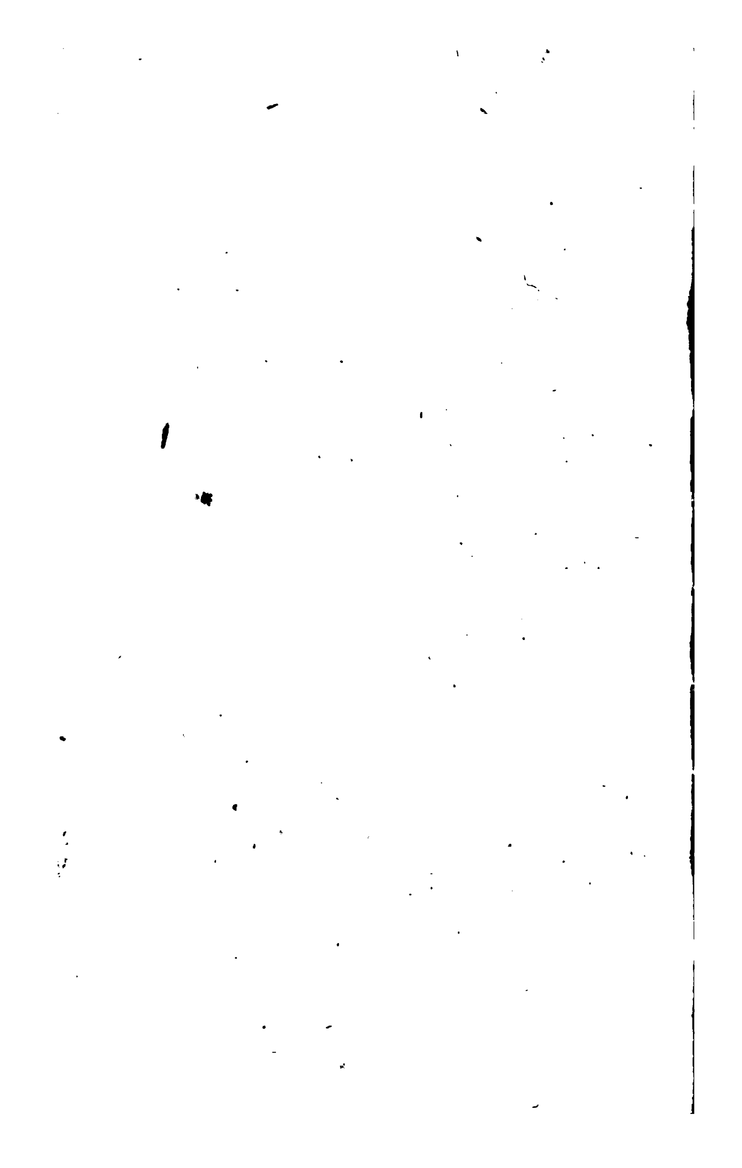
---

[1] L'abbé Roman le composa en 1760, à l'époque du siége de Cassel. Le septième vers du premier Chant indique cette date.

On me dira peut-être que mon sujet est mince, et peu digne du langage poétique. Mais il tient par un côté à l'art de la guerre, objet éternel du poëme héroïque; j'ai proportionné mon style et réglé la mesure du vers sur la médiocrité du sujet. Je dis que j'ai réglé la mesure du vers; en effet, le vers de dix syllabes vole pour ainsi dire terre à terre; le petit vers de sept et de huit prend un essor rapide, et le vers alexandrin s'élève et plane majestueusement; enfin, je ne vois pas qu'un Lutrin et un Perroquet soient des sujets plus nobles et plus dignes de la poésie; il est vrai qu'il n'appartient qu'à Despréaux et à Gresset, de dire après Virgile,

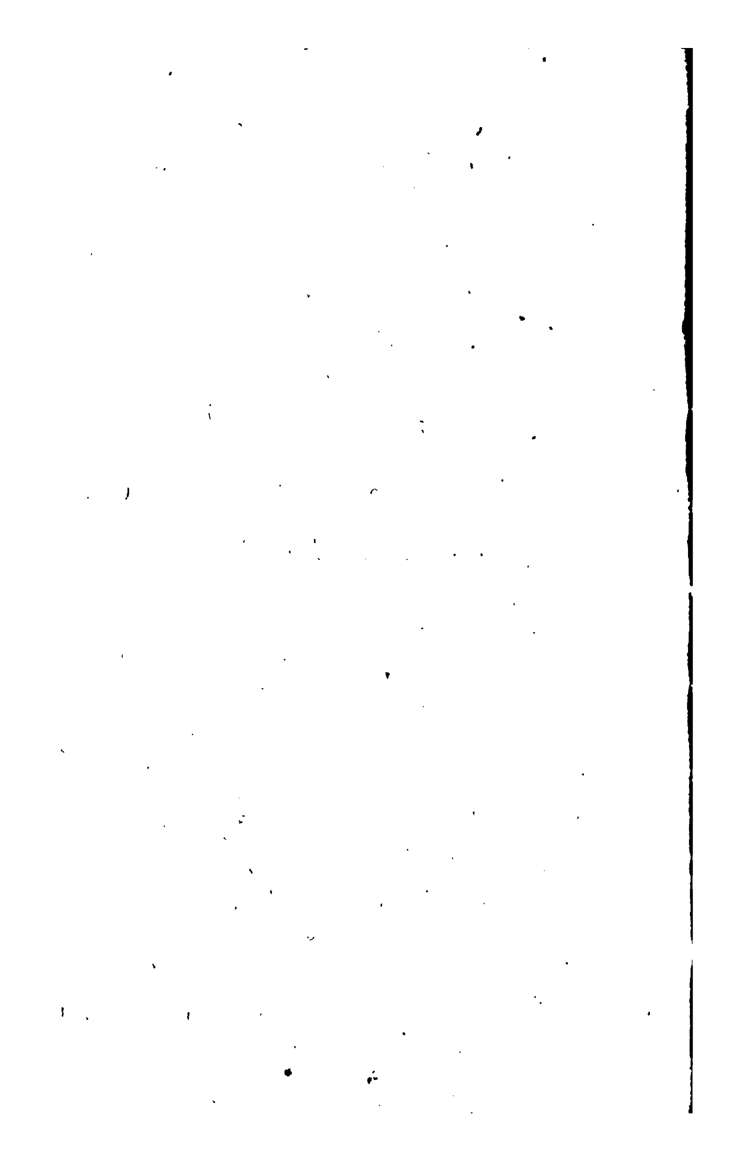
In tenui labor; at tenuis non gloria.

VIRG. GEORG.



LES ECHECS,

CHANT PREMIER.



LES ECHECS,

CHANT PREMIER.

Heureux amans de la muse héroïque,
Réveillez-vous, et remplissez les airs
Des fiers accens de la trompette épique;
Que votre voix franchisse les deux mers,
Et mariez vos sublimes concerts
Aux sons bruyans de la foudre qui gronde
Depuis Cassel jusqu'aux bornes du monde.
Chantres fameux, célébrez, dans vos vers,
Cet art fatal qui désole la terre,
Ces demi-dieux qui portent le tonnerre,
Et qu'à l'envi des immortels guerriers,
Vos jeunes fronts soient ceints de verts lauriers.

Pour moi qui, né dans un séjour tranquille,
Rivage où croît l'olive de la paix,
De la paresse ai chéri les attraits,

Je chanterai, dans cet heureux asile,
Où je sommeille au sein d'un doux repos,
Je chanterai, sur mes foibles pipeaux,
Un jeu savant, l'image des batailles.

Par ce beau jeu Palamède autrefois[1]
Se préparoit à de plus grands exploits,
Quand d'Ilion menaçant les murailles,
Les Grecs vengeoient, par mille funérailles,
Le rapt d'Hélène et l'honneur de leurs rois.

O Muse, ô toi qui menas mon enfance,
Dans le secret et l'ombre du silence,
A l'humble pied du célèbre coteau,
Viens, conduis-moi dans ce chemin nouveau[2]
Qu'ont ignoré les Muses de la France;
Devant mes yeux fais briller ton flambeau,
Soutiens mes pas, et que tes mains divines
De ce sentier arrachent les épines.

C'est pour charmer par un nouveau plaisir,
De ces beaux lieux le champêtre loisir,

Que je dévoile aux nymphes solitaires,
Du jeu d'Echecs les lois et les mystères.

Et vous, à qui je consacre mes chants,
De ces forêts aimable souveraine,
Sûre de plaire à Paris comme aux champs;
Vous, l'ornement des rives de la Seine
Dont la nature a formé les appas
Pour les amours et pour ces doux combats
Qu'on n'a jamais vus dépeupler la terre,
J'offre à vos yeux le tableau d'une guerre
Où sans verser une goutte de sang,
Dans le repos on aspire à la gloire;
Où sans danger, Vénus, de rang en rang,
Peut à Mars même enlever la victoire.
Si vous daignez sourire à mes essais,
Si d'un regard vous échauffez ma verve,
Je penserai, fier d'un si doux succès,
Que je n'ai point rimé malgré Minerve.

Un capitaine habile dans son art,
Par ses calculs sait fixer le hasard,

Et d'un pas sûr marcher à la victoire.
Sur une carte, un compas à la main,
Il a d'abord mesuré le terrain
Qui doit servir de théâtre à sa gloire;
Il en parcourt les sites montagneux,
Les défilés et les bois dangereux.
Surtout avant de brûler une amorce,
Il doit connoître et le nombre et la force
Des corps divers dont il est le moteur,
Et les ranger dans le champ de l'honneur.

Au jeu d'Echecs, qui sans cesse retrace
L'art des combats, les soins d'un chef guerrier,
Premièrement connoissez l'Echiquier.
Il n'offre aux yeux qu'un très-petit espace,
Mais assez grand pour le plus long combat;
On s'y poursuit, on s'évite, on se chasse,
On se rencontre, on se mêle, on se bat.

C'est une table et polie et carrée [3],
De deux couleurs avec art bigarrée,

Et partagée en deux fois trente-deux
Postes égaux et carrés ; chacun d'eux
Est blanc ou noir : après la case noire
Suivra toujours une case d'ivoire.

Sur ce théâtre où les Echecs épars
Du jeu souvent risqueront les hasards,
Vous trouverez huit bandes parallèles,
Qui, se croisant, et semblables entr'elles,
Dans tous les sens offrent à vos regards
Le même plan, borné de toutes parts.
De nos jardins telle est la symétrie,
Quand le tilleul, l'orme ou le maronnier
Sur un terrain applani, régulier,
Distribués avec trop d'industrie,
Sont alignés en forme d'échiqnier.
Or, cette table est le champ de bataille.

Connoissez donc maintenant la valeur [4],
Le nom, le poste, et le grade et la taille
Des combattans que guide le joueur
Voyez d'abord ces deux rivaux de gloire,

Rois façonnés par la main du tourneur 5;
L'un est couvert de son armure noire,
Celle de l'autre a l'éclat de l'ivoire.
Quinze guerriers, combattant pour l'honneur,
Gardent leur chef et portent sa couleur.

A leur stature, au double diadême,
Signe brillant de la grandeur suprême,
Parmi la foule, on reconnoît les rois.

Les nations dans l'enfance des lois,
Nommoient un chef distingué par sa taille,
Les compagnons de ses anciens exploits,
Fiers de le voir, sur le champ de bataille,
Tout dominer, des mains et de la voix
S'applaudissoient d'avoir fait un beau choix.
Tel, aux Echecs, le roi lève sa tête
Sur les soldats qui couvrent l'échiquier;
Il est plus grand que reine et chevalier,
Et des tours même il surpasse le faîte.

La reine suit; sa taille est faite au tour [6];
Son front royal est ceint d'une couronne;

Tendre moitié dans la paix, à la cour,
Aux champs de Mars, elle agit en personne,
Et dans les rangs ennemis se fait jour.
Telle autrefois une belle Amazone [7],
Reine, guerrière, amante tour à tour,
D'un jeune roi, vainqueur de Babylone,
Vint partager les périls et l'amour.

Après le roi des Echecs et la reine,
Des deux côtés de la table d'ébène,
Sont deux guerriers que l'on appelle fous [8].
Quel nom bizarre ! Eh ! quoi, me direz-vous,
Voit-on des fous au milieu d'une armée !
Si l'on en voit ! hélas ! vous l'êtes tous,
Vous qui courant après la Renommée,
Vous égorgez pour un peu de fumée ;
Vous conquérans et guerriers forcenés,
Qui rallumez le flambeau de la guerre,
Pour envahir quelques arpens de terre
Baignés du sang de tant d'infortunés ;
Comme on verroit deux dogues acharnés,

Se disputer, dans leur faim dévorante,
Quelques lambeaux de chair toute sanglante
Qu'un chien plus foible auroit abandonnés.
Ces fous, de nom, sont deux guerriers d'élite,
Archers adroits et favoris de Mars [9];
On les détache; ils vont à la poursuite
Des ennemis sur l'échiquier épars.
Tels on voyoit dans les champs de la Grèce,
L'arc à la main, le dangereux Crétois
Dans les combats lancer, avec adresse,
Des traits mortels puisés dans son carquois.

C'étoit trop peu que de ses mains impures,
L'homme eût forgé des traits et des armures,
Pour asservir le plus foible au plus fort;
Qu'il eût trouvé des méthodes plus sûres
Pour repousser et pour lancer la mort;
Par une longue et savante industrie,
Il façonna les plus fiers animaux,
Et leur apprit à servir sa furie,
A partager ses pénibles travaux.
Ce quadrupède intrépide et superbe,

Qui reconnoît et la main et la voix
De l'écuyer, oisif au fond des bois,
Semblable au cerf, erroit et broutoit l'herbe;
L'homme l'arrache à ce honteux repos,
Et réprimant sa fougue impétueuse,
Il la transforme en ardeur belliqueuse.
Voyez-le, fier de porter un héros,
Le front paré d'une aigrette flottante,
Le dos couvert d'une housse éclatante,
Lever la tête et braver ses rivaux.
Dès qu'il entend la trompette bruyante [10],
Et des tambours le rapide fracas,
Son crin se dresse, et sa bouche fumante
Rougit le mors d'une écume sanglante,
Il fait voler la poudre sous ses pas.

Sur l'échiquier, comme aux champs de la guerre,
On voit briller de rapides coursiers
Qui, sous leurs pas, font retentir la terre;
Et chaque troupe a ses deux cavaliers.

Les éléphans plus forts, moins intrépides,

Accoutumés aux plus pesans fardeaux,
Doux et soumis soutiennent sur leurs dos
D'énormes tours qui, dans leurs flancs perfides,
Portoient le fer et la flamme homicides,
Et recéloient des bataillons pressés,
Lançant au loin mille traits dispersés.
On ne voit plus au front de nos armées
Des éléphans avec des tours armées.
Le fier Porus, jadis, en avoit cent,
Quand de l'Hydaspe il bordoit le rivage
Pour s'opposer à ce héros puissant
Dont la bravoure en franchit le passage.
Au jeu d'échecs on conserve toujours
Deux éléphans qui supportent deux tours.

Dans les deux camps vous trouverez encore
Seize soldats, valeureux champions
Que les joueurs ont appelés pions.
Huit sont rangés sous les lois du roi Maure;
L'autre moitié marche sous les drapeaux
Du roi des blancs; ce sont des Amazones,
Qui dédaignant l'aiguille et les fuseaux,

Et s'exerçant à de nobles travaux,
Par leurs exploits méritent des couronnes.
Ainsi, l'on voit, à la fin des combats,
De mille traits affrontant la tempête,
La plus heureuse échapper au trépas,
Au plus beau poste arriver pas-à-pas,
Et du bandeau royal ceindre sa tête,
Aux yeux surpris des chefs et des soldats.

Vous distinguez à la mine, à la taille,
Tous les soldats qu'ils vous faut employer ;
C'est encor peu : venez sur l'échiquier
Les ranger tous en ordre de bataille.

Postés au centre et couverts des pions,
Les rois rivaux se regardent en face,
A leurs côtés, les plus forts champions,
Selon leur grade, occupent une place.
On reconnoît ainsi tous les quartiers.
Auprès du chef est sa mòitié fidèle ;
Les deux archers seront en sentinelle,
A droite, à gauche ; après ces deux guerriers

Seront postés les braves chevaliers,
Et chaque tour protégera son aîle.
Au devant d'eux, plus près des ennemis,
Sur l'autre ligne égale et parallèle,
Huit fantassins de front seront admis;
Aux premiers chocs la gloire les appelle.

Voilà, déjà, vos Echecs disposés
Sans s'ébranler visant leurs adversaires;
Et tous armés, les partis opposés
Frappant les yeux de deux couleurs contraires.
Tels on verroit de belliqueux essaims
D'Européens et de noirs Africains
Former leurs rangs sur deux lignes égales,
Et déployant leurs enseignes fatales,
Se préparer pour en venir aux mains.

Vous connoissez le plan et l'étendue
De l'échiquier, le nombre des soldats
Dont votre main doit diriger les pas,
Et votre armée est passée en revue.
Ainsi, de loin prévoyant le combat,

Des bataillons exposés à sa vue
Un général examine l'état.

Le Dieu des arts, errant sur le Parnasse,
Pour s'amuser avoit imaginé
Le jeu d'Echecs savamment combiné;
Il l'expliqua ; mais le dieu de la Thrace,
Ce dieu cruel dont les jeux sont sanglans,
Du blond Phœbus dédaignoit le courage,
Et se moquoit d'un combat sans carnage.
Le fin Mercure est l'ami des talens,
D'Apollon même il déroba la lyre;
Sur le refus du dieu fier et vaillant,
Je combattrai, dit-il ; au dieu galant
La cour céleste applaudit d'un sourire.
On leur apporte un échiquier brillant ;
Déjà des dieux la troupe partagée,
Près de la table est, en cercle, rangée.
Les uns voudroient qu'Apollon fût vainqueur ;
D'autres, tout bas, et dans le fond du cœur,
Ont fait des vœux pour le jeune Mercure.

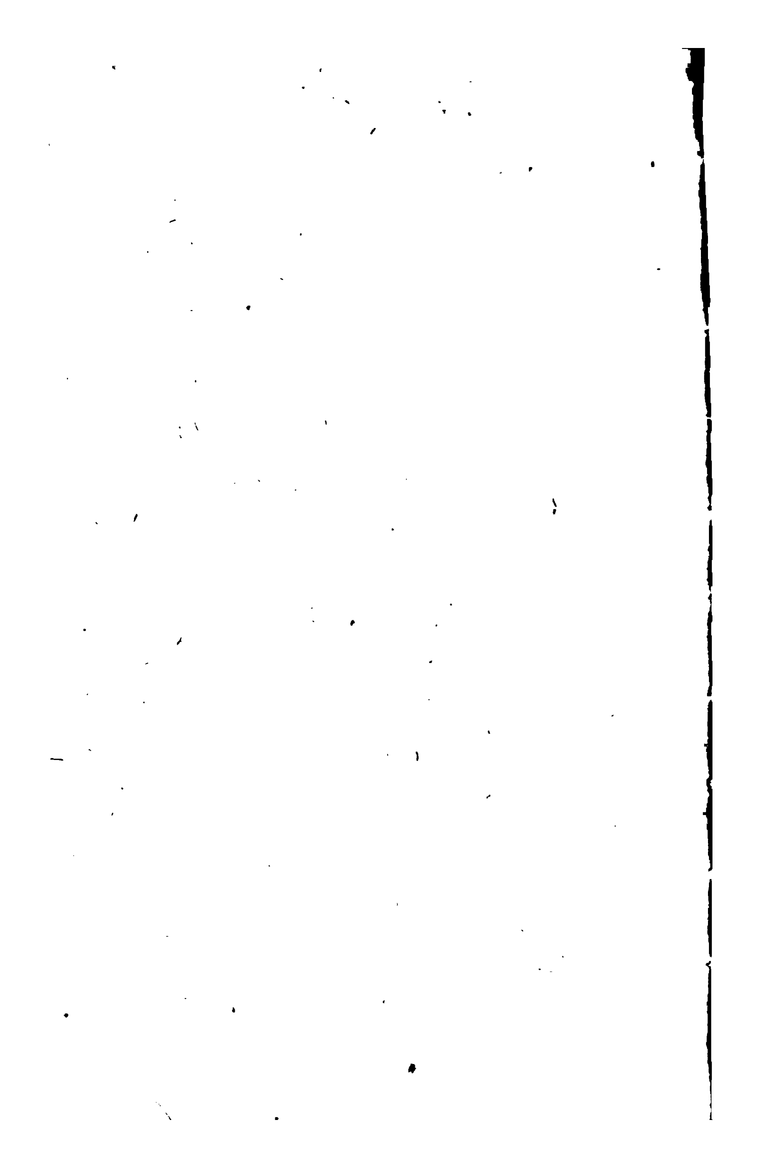
Ce fut ainsi qu'aux bords du Ximoïs
De Ménélas Junon vengeoit l'injure,
Lorsque Vénus combattoit pour Pâris.
Mais Jupiter, d'un mouvement de tête,
Qui fait trembler l'échiquier par trois fois,
Défend aux dieux, asservis à ses lois,
De seconder ou l'un ou l'autre athlète,
D'un seul coup d'œil, du geste ou de la voix.
On fait silence, au combat on s'apprête;
Le roi des dieux a donné le signal.
L'heureux Mercure étonna son rival,
Et le vainquit, soit force ou tricherie.
On dit que Mars et la belle Vénus
Pour ce fripon rappeloient à la vie
Plus d'un soldat mis à mort par Phœbus.
Ainsi jugea la noble galerie.
Quoi qu'il en soit, cet aimable voleur
Gagna l'enjeu; soit justice ou faveur,
Jupiter même applaudit à sa gloire,
En lui donnant, pour prix de la victoire,
Cet échiquier où fut le lit d'honneur.

Mercure aimoit : d'une nymphe sauvage
Les doux refus l'at ioient davantage ;
Et cependant le messager des dieux
Dans les soupirs consumoit sa tendresse :
Que faire donc pour fléchir sa maîtresse ?
Il lui fait voir ce meuble précieux.
Ah ! que les dons ont d'attraits pour les belles !
Dès que l'or brille, il est peu de cruelles.
La nymphe approche, et d'un air curieux
Elle en contemple, à l'oisir, les richesses.
De l'artisan elle admire l'adresse
Et le travail, son œil en est ravi :
C'étoit, (ainsi le raconte la fable)
Un échiquier d'un prix inestimable ;
La nacre et l'or le paroient à l'envi.
Les échecs blancs étoient de pur ivoire,
Et le tourneur, d'un ébène luisant
Avoit formé toute la troupe noire.
A sa beauté Mercure en fait présent.
Elle l'accepte avec un souris tendre,
Et sa rougeur se fit assez entendre.

La nymphe aima, le dieu fut complaisant.
Maître à la fois expert et séduisant,
Obéissante et docile écolière,
D'un pareil maître elle eut bientôt appris
Du jeu d'échecs le plus secret mystère.
Mille baisers, autant donnés que pris,
De ces leçons furent le doux salaire;
Belles, venez, j'en donne au même prix.

LES ÉCHECS,

CHANT DEUXIÈME.



LES ECHECS,

CHANT DEUXIÈME.

O Saint-Assise, ô fortuné séjour!
Loin du fracas et du chaos des villes,
Des graves riens, des intrigues des cours,
Tes habitans coulent des jours tranquilles,
Pareils aux flots de ce large canal
Dont le brillant et liquide cristal
Pare ces bords, et les quitte avec peine,
En serpentant auprès de Croix-Fontaine.

C'est dans ces lieux, sur ce riant coteau,
Que, sous les traits de la belle Vérue, [1]
Vénus, fuyant les rivages du Pô,
Fixa sa cour; et la troupe éperdue
D'enfans aîlés, qui suivirent ses pas,
S'applaudissoit d'habiter ces climats.

Elle trouva, dans ce champêtre asile,
Sous ces berceaux, au milieu de ces bois,
Ces plaisirs purs et ce bonheur facile,
Qu'elle cherchoit dans les palais des rois.

Nous les goûtons, dans ces belles retraites,
Ce calme heureux, ces innocens plaisirs.
Dans d'autres cœurs excitant leurs tempêtes,
L'ambition et les fougueux desirs
N'y troublent point nos ames satisfaites.
Au lieu des soins que Versaille et Paris
Ont rassemblés, sous leurs riches lambris,
Et qui, volant sur de coupables têtes,
En jours d'ennuis changent les jours de fêtes,
Les arts, les jeux, les graces et les ris,
Essaim brillant qui se plaît où vous êtes,
Aimable Eglé, peuplent ces bords chéris.
Pendant qu'ici votre main libre et pure
S'exercera dans cet art créateur,
Qui reproduit à nos yeux la nature,
Et dont l'amour fut jadis l'inventeur;
Où que, tenant l'aiguille de Minerve,

Vous broderez, sur un tissu tracé,
De mille fleurs le contour esquissé;
J'exciterai ma languissante verve,
Et m'égarant au fond de vos bosquets
Je décrirai la marche des Echecs.

Lorsque la guerre étoit un brigandage,
Un chef barbare, aveuglé en ses desseins,
Traînoit, sans ordre, un troupeau d'assassins
A la vengeance, aux meurtres, au pillage:
Mais, dans la suite, aux siècles des héros,
Tous les soldats, rangés sous leurs drapeaux,
Gardoient leur poste; au joug accoutumées,
Des légions, de nombreuses armées,
Qui combattoient sous un seul général,
Pour s'ébranler attendoient le signal.
De tous les corps la place étoit fixée;
Les bataillons serrés formoient les rangs;
Les escadrons en soutenoient les flancs;
S'ils se mouvoient, leur marche étoit tracée.
L'art dirigeoit les efforts de leurs bras;
L'art suspendoit leur fougue impétueuse,

Et, sans courir au devant du trépas,
Par une ardeur aveugle et périlleuse;
Des fiers clairons quand la voix belliqueuse
Avoit donné le signal des combats,
Ils s'avançoient, en mesurant leurs pas.
Tels ces guerriers, célèbres dans l'histoire [2],
Ce peuple altier de soldats, de héros,
Jadis d'Athène alliés et rivaux,
D'un pas tranquille alloient à la victoire;
Et les accords majestueux et lents
De la trompette, organe de la gloire,
De leur valeur modéroient les élans.
Au champ de Mars, chaque peuple eut ses armes,
Il eut des lois, comme au sein de ses murs.
Le Baléare, au milieu des alarmes, [3]
Lançoit la fronde et frappoit des coups sûrs.
Le Parthe étoit dangereux dans sa fuite [4],
Pour le vainqueur ardent à sa poursuite;
Rien n'égaloit l'adresse du Crétois,
Toute sa force étoit dans son carquois.

Au jeu d'Echecs, chaque pièce dressée

Sur l'échiquier, a sa marche tracée;
Elle combat, recule, avance et prend
Selon sa force et son grade et son rang.
Tous les soldats, attentifs au qui vive, 5
Pour faire, à temps, leur marche alternative,
Du chef suprême attendent le signal.
Si, recevant l'ordre du général,
Un noir se porte à l'attaque prescrite,
Et le premier se montre à l'ennemi;
Quand il sera, dans son poste, affermi,
De l'autre armée on verra, tout de suite,
Un guerrier blanc marcher à l'opposite;
Et cependant, au secours de leurs rois,
Jamais plusieurs n'accourent à la fois.
Lorsqu'entraîné par l'ardeur militaire,
Un des soldats lève un pied téméraire,
La loi du jeu le force à déloger:
Et s'il ne trouve aucun nouvel espace
Où, dans sa marche, il puisse se ranger,
Son propre roi, que l'ennemi menace,
Sera contraint de marcher à sa place,

De ce trajet quel que soit le danger.
Si votre main a laissé, dans un poste,
Quelque guerrier, il n'en peut plus changer
Que l'ennemi n'ait fait une riposte.

Alors qu'il s'est une fois avancé,
Chaque pion ne franchit qu'une case;
Quand sur sa ligne il est encor fixé,
Il peut, au gré du beau feu qui l'embrase,
En franchir deux, de son poste élancé.
De nos soldats telle est l'ardeur bouillante 6;
Toujours leur choc est vif, impétueux;
Leur audace est héroïque et brillante,
De l'ennemi la marche est languissante;
S'il fait un pas, le François en fait deux.
Mais quel que soit le sort qui le menace,
Ce fantassin doit plutôt, à sa place,
Ferme, immobile, attendre le trépas,
Que de jamais reculer d'un seul pas.
Le pion frappe, à sa droite, à sa gauche,
En ligne oblique un soldat qui l'approche,

Lorsqu'emporté par un élan guerrier,
Il fait deux pas, son rival, en vedette,
Qui de côté le menace et le guette,
Peut, sur le champ, l'arrêter au premier,
Y succéder au nouveau prisonnier,
Et celui-ci, honteux de sa défaite
Va se cacher bien loin de l'échiquier,
Sans que son roi l'échange ou le rachète.

Des deux archers les traits sont dangereux,
La marche vive; ils s'ébranlent : l'un d'eux
Peut enfiler toute la ligne noire;
L'autre courir sur la ligne d'ivoire.

Voyez partir les brillans chevaliers,
Qui, dans leur course oblique, irréguliers,
Sur leurs chevaux caracollent, bondissent,
Foulant aux pieds tous les soldats, postés
Sur le terrain qu'en sautant ils franchissent,
Et menaçans quand ils sont arrêtés.
Leur saut atteint à la troisième case;

En ligne courbe, ils vont du noir au blanc,
Du blanc au noir, et sur la table rase
Vous les voyez courir de rang en rang.
Rien ne s'oppose à leur bouillant courage.
Le cavalier a le droit exclusif
De tout franchir; vainqueur ou fugitif,
Rien ne pourra lui fermer le passage.
Telle est la loi : mais tout autre guerrier,
Soit qu'il attaque, ou qu'il soit en déroute,
Lorsqu'il rencontre un soldat sur sa route,
Ne peut aller plus loin sur l'échiquier.

Des premiers chocs spectateur inutile,
Chaque Éléphant, surchargé de sa tour,
Est, quelque temps, dans son poste, immobile.
Dans la mêlée, il pénètre à son tour :
A droite, à gauche, en avant, en arrière,
Hâtif ou lent, au gré du gouverneur,
Fait un seul pas, ou court de la barrière,
Tout d'une haleine, au bout de la carrière :
Mais au combat, il ne pourra marcher,
En imitant le cheval ou l'archer.

A son époux, jusqu'à la mort fidèle[7],
La reine vole où son devoir l'appelle.
Elle combat et marche tour-à-tour
Comme le Fou, le Pion et la Tour,
Qui tous ensemble ont moins de force qu'elle.
Sans imiter l'insidieux contour
Du cavalier, aussi brave que belle,
Aux ennemis elle va sans détour.

Fier et tranquille au centre de l'armée,
Le roi domine et voit tous ses guerriers
Au champ de Mars moissonner des lauriers.
On le menace, et sa troupe alarmée,
Reine, Eléphans, Archers et Chevaliers,
Par le danger près de lui rappelée,
Pour l'entourer revient de la mêlée.
Mais quelquefois près d'être enveloppé,
Pour échapper à l'ennemi trompé,
Quittant le centre, il gagne une des aîles.
Là, deux pions, vigilans sentinelles,
Sont devant lui, tandis qu'un Eléphant,
A son côté, le garde et le défend.

Tel est du chef le royal privilége.
Mais si de poste il a déjà changé,
Si, par malheur, la Tour a voyagé,
Qu'il se défende ou l'ennemi l'assiége.
Ce n'est pas tout : que, sans nul embarras,
Jusques à l'aîle, il trouve un libre espace,
Et que les traits lancés n'y portent pas :
Si dans la route un seul coup le menace,
Ou s'il rencontre un guerrier sur ses pas,
Il ne peut plus faire cette manœuvre
Qui de son art est le plus beau chef-d'œuvre :
Quand l'ennemi, courant pour l'attaquer,
Lui donne échec, il ne peut pas roquer.
Mais, oubliant sa grandeur qui l'enchaîne,
Le roi s'ébranle, et brûle de marcher.
Pour gagner l'aire où campoit son Archer,
Il fait deux pas : l'Eléphant, qu'on amène
Pour le couvrir, en aura fait autant.
Si le roi part du côté de la reine,
L'autre Eléphant fait trois pas d'une haleine.
De cette marche il faut saisir l'instant.

Dans un soldat on veut de la vaillance;
Le soldat seul a droit de tout oser.
Au général il faut de la prudence.
Que le roi donc craignant de s'exposer,
Anime tout par sa seule présence.
Lorsque les rangs se trouvent dégarnis,
Prompt à l'attaque, ainsi qu'à la défense,
Sur l'échiquier il recule, il avance,
Avec les siens près de lui réunis.
A droite, à gauche, en avant, en arrière,
Il marche et prend; sa contenance est fière,
Mais chaque fois qu'il prend part aux combats,
Sa majesté ne peut faire qu'un pas.
Quand un guerrier attaque sa personne,
On crie, *au Roi!* et lorsqu'on l'environne [8],
Que par les siens lui-même embarrassé
Il ne peut fuir; dans son poste, forcé,
Il perd alors son sceptre et sa couronne;
Et ses soldats, battus et dispersés,
Sur l'échiquier languissent renversés.
L'air retentit du cri de la victoire.

Par le vainqueur enivré de sa gloire,
Au même instant, vous entendez crier:
Le Roi captif, le chef est prisonnier [9].
Mais quand il voit les soldats de sa suite
Par l'ennemi renfermés, blessés, pris;
Et qu'il n'est point de salut dans la fuite,
Il cherche un poste où les traits amortis,
Lancés de loin, ne puissent pas l'atteindre;
S'il s'y maintient : (cet asyle est permis)
A déloger on n'ose le contraindre,
Lorsqu'il ne peut se retirer, sans craindre
De tomber vif aux mains des ennemis.
Sans se fixer la victoire incertaine
Voltige alors sur la table d'ébène;
Nul n'est vaincu; du combat indécis
Nul des deux rois ne remporte le prix [10].

Pour une reine en Orient célèbre [11]
Ce jeu guerrier ne fut qu'un jeu funèbre;
Devant ses yeux il retraçoit, hélas!
Et la défaite et l'injuste trépas

D'un fils chéri, successeur de son père.
Un ennemi, ce fut son propre frère,
Lui disputa ses paisibles Etats.
Malgré les pleurs et les cris de leur mère,
Le fer en main, ils volent aux combats;
Ils s'assiégeoient dans de fortes murailles,
Ils se livroient de sanglantes batailles,
Mais, c'en est fait, et le prince héritier
De son rival devient le prisonnier;
Percé de coups, à ses yeux il expire,
L'usurpateur est maître de l'Empire.

Au premier bruit du meurtre de son fils,
Vous eussiez vu la reine désolée,
L'œil égaré, l'appeler à grands cris,
Dans son palais courir échevelée,
Frapper son sein, déchirer ses habits.
La main du temps n'essuya point ses larmes;
Et sa douleur eut pour elle des charmes.
Pour lui complaire, on rappeloit souvent
Du roi son fils la triste destinée;

Et l'on osa, par un tableau mouvant,
Représenter la sanglante journée.

En échiquier un parquet dessiné
Fut le terrein et le champ de bataille.
Les courtisans, chacun selon sa taille,
Faisoit un rôle à ce jeu combiné.
L'un copioit le roi d'après nature,
L'autre un soldat courageux et soumis.
On imita les couleurs et l'armure
Qu'avoient portés les frères ennemis.
Sur l'échiquier on rangea les armées,
On exprima les différens hasards.
Ici, c'étoient des troupes désarmées,
Là, des blessés, et plus loin, des fuyards.
Des Eléphans et des coursiers rapides,
Des Fantassins, des Archers homicides :
On figuroit les exploits, les revers
Et l'un des chefs atteint et mis aux fers.
A cet objet, la princesse éplorée
Sentoit le trait dans son ame navrée;

Elle arrosoit le parquet de ses pleurs ;
Toute la cour imitoit ses douleurs.

Le nouveau maître, enflé de sa conquête,
Dans les plaisirs s'endormit sous le dais ;
Ses jours perdus couloient de fête en fête ;
Il accabla son peuple sous le faix
De lourds impôts, nés au sein de la paix.
Lâche et cruel, il proscrivoit la tête
De tout mortel dont le cœur généreux
Plaignoit le sort des sujets malheureux.
La vérité, tremblante, consternée,
Fuyoit au loin, à l'exil condamnée.
La flatterie, avec tous ses attraits,
Offroit au roi la coupe empoisonnée ;
Et le monarque y buvoit, à longs traits,
L'oubli des maux que souffroient ses sujets ;
Quand, tout-à-coup, on vit, sur les frontières,
De fiers vassaux déployer leurs bannières,
Et colorer leur perfide attentat
En déplorant les malheurs de l'Etat.

Le laboureur, chassé de ses retraites,
Fuit, en laissant ses moissons imparfaites.
Le fer, la flamme alloient tout ravager,
Chacun le voit, et le roi seul l'ignore.
Qui l'instruira de ce pressant danger?
Tout craint, tout fuit; mais Sissa reste encore:
C'étoit un brame habile au jeu d'Echecs,
Auprès de lui souvent le roi l'appelle
Pour s'exercer au jeu qui lui rappelle
Et ses combats et ses anciens succès.
Sissa conçoit le plus beau des projets.
Du roi joueur il surpasse l'adresse;
L'une après l'autre il lui prend chaque pièce,
Poursuit déjà des Echecs le plus grand
Sur l'échiquier de case en case errant.
Ce roi, dit-il, victime de la guerre,
Fait la leçon aux maîtres de la terre.
Seul, sans secours, fugitif, éperdu,
Comment peut-il sauver son diadême?
Des souverains c'est le fatal emblême,
Ce roi qui fuit, oui, prince, c'est vous-même,

Trône, Sujets, Etats, tout est perdu. —
Que dites-vous Sissa ? — Ce que m'inspire
La vérité, le bien de votre Empire.
Vous l'ignorez; mais les princes voisins
Viennent, seigneur, vous braver sur le trône,
Et consommant leurs coupables desseins
De votre tête arracher la couronne.
— De mon courroux ils sentiront le poids ;
— Ah ! défendez votre propre personne,
Vous commandiez naguères à vingt rois,
Et votre peuple, enfin, vous abandonne,
Quand vous fermez votre oreille à sa voix.
Les durs travaux, la faim et la misère
Ont de ce peuple aliéné le cœur.
Montrez, seigneur, que vous êtes son père,
Qu'en vos bontés seulement il espère,
Il va combattre et vous serez vainqueur.
Le roi répond : « La vérité m'éclaire,
Sois mon visir, viens diriger mes pas.
Je veux, par toi, rendre heureux mes Etats,
De tes vertus c'est le digne salaire. [12] »

Mais le temps presse ; une loi salutaire
A des tributs allégé le fardeau,
Et des flatteurs chassé le vil troupeau :
Déjà, suivi de ses sujets fidèles,
Il a soumis tous ses vassaux rebelles ;
Il leur pardonne, il suspend ses exploits,
Et fait régner l'abondance et les lois.

LES ÉCHECS,

CHANT TROISIÈME.

LES ECHECS,

CHANT TROISIÈME.

QUI le croiroit! sous des rapports divers [1],
Le jeu d'Échecs rèssemble au jeu des vers.
Savoir la marche est chose très-unie [2],
Jouer le jeu c'est le fruit du génie.
Ainsi l'a dit un poëte fameux.

La passion, qu'ils inspirent tous deux,
N'est trop souvent qu'une vaine manie.
Les Echecs ont aussi leurs Francaleux.
Si vous craignez la honte, l'avanie,
Et des sifflets la perçante harmonie
Dès le début, ne vous croyez pas fort,
Car nul mortel, quel que soit son effort,
Ne remplira leur carrière infinie.

Il faudra donc que même un bon joueur,
Dans le silence, étudie et devine
Tous les secrets de son art enchanteur.
Tel Philidor [5] cherche, trouve, imagine
Les coups hardis dont j'admire l'auteur;
Ainsi Légal et dispose et combine
Les plans nouveaux dont il est l'inventeur.
Au jeu d'Echecs et dans l'art de Racine,
C'est le talent, c'est l'esprit créateur
Qui fait primer, c'est par lui qu'on domine
Sur ses rivaux: sans la verve divine,
Sur l'échiquier l'on ne fait que ramper,
Comme on ne peut ni voler, ni grimper
Jusqu'au sommet de la double colline.

Quand votre main lance le premier trait,
Si le génie à vos coups ne préside,
Formerez-vous une attaque solide,
Et vous couvrant de l'ombre du secret,
Cacherez-vous la véritable atteinte
Pour m'éblouir par une attaque feinte?
Saurez-vous bien employer, tour-à-tour,

La force ouverte et l'adresse et la ruse,
Tendre, à propos, un piége qui m'abuse,
Marcher au but en prenant un détour?

Si d'un rival bouillant d'impatience
Vous essuyez d'abord le premier feu,
Comme il arrive aux troupes de la France,
Connoîtrez-vous les ressources du jeu,
Pour opposer la meilleure défense,
Pour repousser tous les traits qu'il vous lance?
Et lorsqu'en force il vient vous attaquer,
Saisirez-vous le moment de roquer?
Un seul moment à la guerre décide.

O de ce jeu combinaison rapide [4]!
A chaque instant, sous un côté nouveau,
De vos Echecs vous voyez le tableau.
Combien de fois sur un petit espace
Votre bataille aura changé de face!
Qui nombreroit tous les rapports divers,
Tous les aspects des pièces contrastées,

Pourroit compter les feuilles emportées
Par l'aquilon précurseur des hivers,
Les fleurs des champs et le sable des mers.

Voulez-vous donc vaincre votre adversaire?
Il faut prévoir, calculer et parer
Les coups mortels qu'il médite et diffère.
La prévoyance est ici nécessaire.
Comment au choc pouvoir vous préparer,
Si, par l'assaut qu'à l'instant il vous livre,
Vous ne jugez de l'assaut qui va suivre?
Vous combattrez, mais vous serez surpris;
Parmi les siens, votre roi sera pris
A l'improviste; une trop foible escorte
S'oppose en vain à cent coups qu'on lui porte.
Si vous voulez lui sauver cet affront,
Par un calcul exact, distinct et prompt
Retracez-vous l'attaque et la riposte.
Songez comment il faudra repousser
Ce fier soldat qui vient le menacer.
Si le roi marche, écartez-le du poste
Où l'ennemi viendroit le terrasser.

Portez au loin une vue attentive
Sur tous les chefs, sur le moindre guerrier;
Qu'un œil perçant les observe, les suive,
Et d'un regard embrasse l'échiquier.
En peu de temps, vous serez sans armée,
Si, pour sauver une pièce en danger,
Vous laissez l'autre et seule et désarmée.
Il faut tout craindre, il faut tout protéger.
On voit souvent des joueurs très-fertiles
En coups brillans, mais d'un esprit distrait,
Déconcertés, succomber sous le trait
De leurs rivaux, moins féconds, moins habiles;
Mais circonspects, attentifs, vigilans,
Dont l'art soutient les soldats chancelans.

Craignez surtout les longues enfilades
Des deux Archers, de la Reine et des Tours;
Des Cavaliers les doubles accolades,
De leurs chevaux les dangereux détours.
Défiez-vous des sourdes embuscades
D'un ennemi, par un autre masqué,
Dont vous serez tout-à-coup attaqué.

Ménagez-vous une sûre retraite,
Si vous percez les bataillons épais,
Les escadrons, hérissés de leurs traits.
L'aveugle ardeur conduit à la défaite.
Souvenez-vous de la fable du Bouc [5]
Et des Romains pris entre deux collines.
Honteux revers ! dans les Fourches Caudines [6],
Leurs légions passèrent sous le joug.

Quand vous verrez une pièce exposée,
Craignez les dons d'un ennemi rusé [7].
Il fait tomber son rival abusé,
Avec l'appât d'une victoire aisée,
Dans un filet habilement dressé
Où le vainqueur se trouve embarrassé.
Tel du *Gambit* est le présent funeste.
Si vous n'avez, avec réflexion,
Prévu les chocs de cette attaque leste,
Vous périrez, imprudent champion,
Pour avoir pris le plus foible Pion [8].
Défendez-bien, sur le champ de bataille,

; fantassin qui devance le roi;
; l'ennemi s'il tombe sous la loi,
à prendrez-vous un pion qui le vaille?
faut au centre un vaillant fantassin,
elui du chef ou son proche voisin.
natre pions, sur une même ligne,
ien soutenus, lorsqu'ils ont fait deux pas,
epousseront tous les chocs des soldats;
'est du succès et le gage et le signe.
ais retardez la marche des piétons;
leur attaque est trop précipitée,
lle sera bientôt déconcertée;
t, toutefois sans marcher à tâtons,
outenez-bien vos troupes aguerries,
ormez vos corps, postez vos escadrons,
lans un lieu sûr dressez vos batteries,
it vos exploits seront heureux et prompts.

Quand la bataille à peine est commencée,
i trop d'ardeur jusqu'au sixième rang
'se un pion, courant tête baissée,

Les ennemis lui perceront le flanc.
Tels nous voyons une garde avancée,
Et ces coureurs qu'on nomme enfans perdus,
Enveloppés sans être défendus.

Lorsque l'armée ouvre, pénètre et force
Vos fantassins, en deux corps séparés;
Composez-en deux bataillons serrés;
Que chaque pièce accourre et les renforce :
Mais si, pliant sous la grêle des coups,
Il faut enfin que l'ennemi les rompe;
Vous périssez, et la fortune trompe
Votre valeur et vos vœux les plus doux.
N'avez-vous plus de la ligne dernière
Qu'un des deux fous; rangez tous vos pions
Sur le terrein d'une couleur contraire.
L'Archer adroit, tirant sur l'adversaire,
Le chassera loin de vos bataillons.

Que le piéton du roi parte et s'élance;
Et s'il ne veut recevoir un affront,
Que son voisin jamais ne le devance;

Mais qu'il le suive, ou combatte de front.
Quand ce guerrier s'avance et se hasarde,
En opposant aux ennemis chargés
Ses compagnons obliquement rangés,
Par tous vos chefs soutenez l'avant-garde.
Un fantassin vient sur vous pas-à-pas,
Bien escorté par ceux qui le secourent;
Joueur prudent, ne le dédaignez pas;
Pour le saisir que vos pièces l'entourent.
Par ce pygmée, à grand tort négligé,
Dans votre camp tout seroit ravagé;
Et votre roi, si ses gardes n'accourent,
Bientôt lui-même en seroit assiégé.
Tel un berger dans sa verte jeunesse,
Foible, et lançant la fronde avec adresse,
Aux yeux surpris des soldats curieux,
Frappa le front d'un géant furieux.

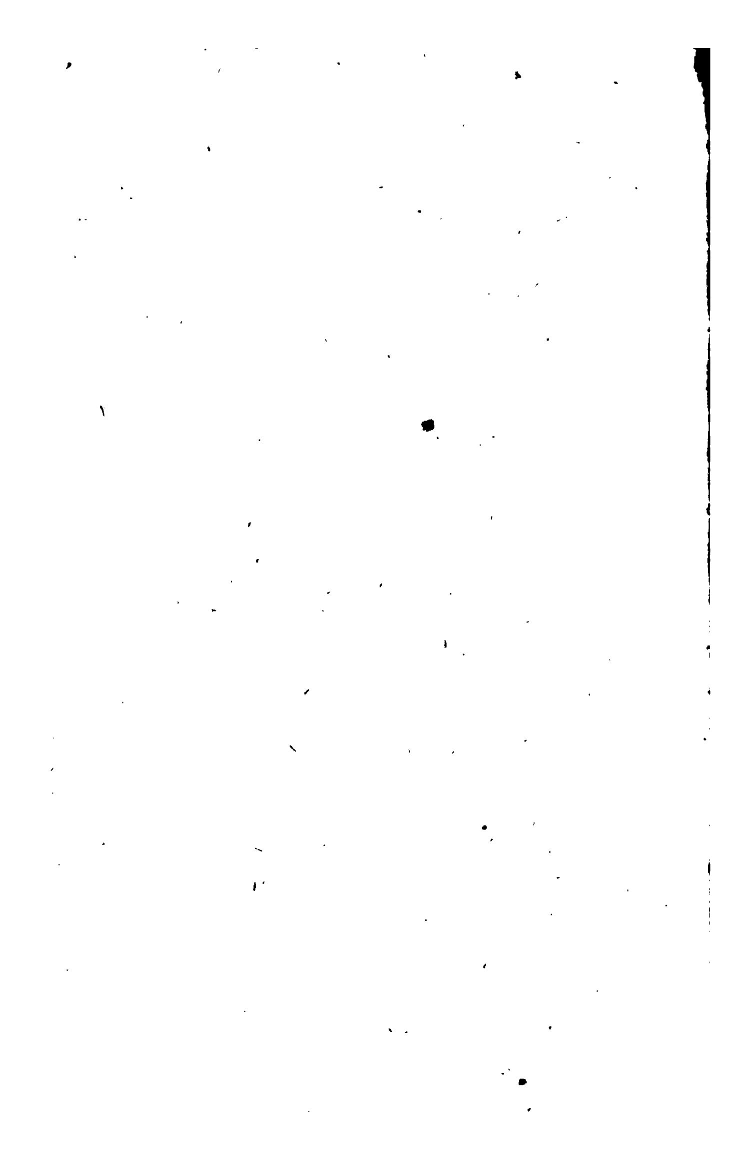
Le brave archer, qui garde la personne
Du roi d'Echecs, doit être conservé.
Au chef rival pour qu'il soit enlevé,
Sacrifiez l'archer de l'Amazone.

Dans la chaleur d'un rapide combat,
Si l'ennemi lui ferme le passage,
Pour le r'ouvrir à ce vaillant soldat,
N'épargnez pas le sang et le carnage.

Les deux archers, combattant à la fois
Lorsqu'à la fin les chocs se ralentissent,
Semblent puiser, quand les rangs s'éclaircissent,
Des traits plus sûrs au fond de leurs carquois.
Les chevaliers, au fort de la mêlée,
Feront briller leur glaive à deux tranchans,
Et frapperont les soldats trébuchans.
Jusques au bout d'une ligne enfilée,
Les Eléphans, sur la fin plus méchans,
Iront chercher une pièce acculée.

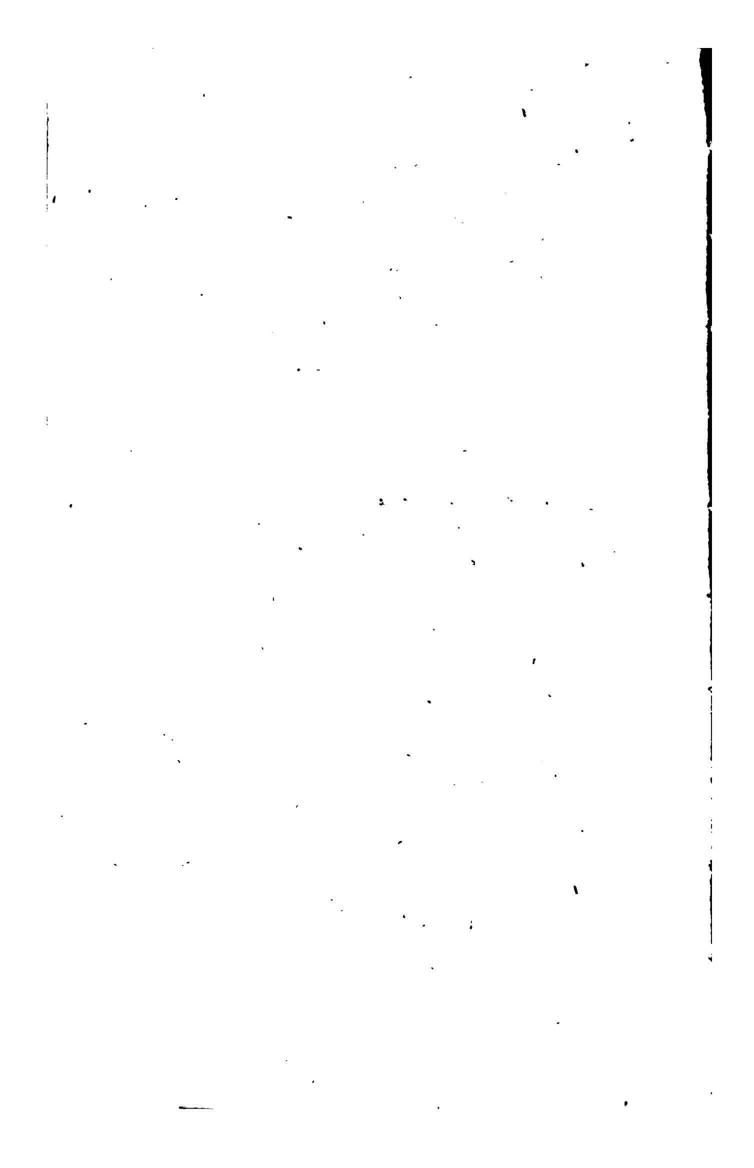
Si l'adversaire ayant perdu ses Tours,
Une vous reste ; au milieu de l'armée,
Que votre reine, aux dépens de ses jours,
Coure saisir l'autre reine alarmée.
Le coup est sûr, et vous vaincrez toujours.
Quand le roi craint cette fière rivale,
A son épouse, à lui-même fatale,

Devant le poste où brilloit son Archer,
Qu'au premier rang sa troupe le conserve.
S'il n'a pu fuir vers son camp de réserve,
La reine est prise, et le roi peut marcher,
Jusques alors, veillez sur sa personne,
Et retenez sa bouillante valeur;
Si l'ennemi l'assiége et l'environne,
Tout est perdu, la bataille et l'honneur.
Ainsi, François dans les champs de Pavie[9],
Preux chevalier, plus que grand général,
En prodiguant ses soldats et sa vie,
Tomba vivant aux mains de son rival.
Le jeune roi, qui fut vaincu par Pierre[10],
Montrant son ame et son courage altier,
Même en jouant l'image de la guerre,
Faisoit combattre, en simple grenadier,
Le roi d'Echecs parcourant l'échiquier;
Mais à ce jeu, trahi par la victoire,
Son foible roi n'acquit aucune gloire,
Lui-même, un jour, affrontant les hasards,
Tomba, frappé par la foudre de Mars.



LES ECHECS,

CHANT QUATRIÈME.



LES ÉCHECS,

CHANT QUATRIÈME.

Le jeu d'échecs, l'emblème des batailles,
Fut cultivé des rois, des conquérans
Louis enfant, le jouoit à Versailles;
Charles, jadis fier Monarque des Francs,
Fils de Pepin, couronné par les grands,
Quand des Lombards il brisoit les murailles,
Que les Saxons devenoient ses sujets,
Se délassoit en jouant aux Echecs.
Ainsi, malgré votre mâle courage,
Et votre orgueil, et vos vastes projets,
Dans tous les rangs, à toute heure, à tout âge,
Foibles mortels, il vous faut des hochets.
Puisque ce jeu vous plaît et vous amuse,

En le jouant, jeune et brave guerrier,
Apprenez-y votre brillant métier.
Voyez comment, pour vaincre, il faut qu'on use
Selon les temps, ou de force ou de ruse.
Vous qui coulez, heureux et satisfaits,
Des jours sereins, dans les bras de la paix,
Etudiez sous le facile emblème
Qu'offrent du jeu la conduite et la loi,
Comme Sissa l'enseignoit à son roi,
L'art important de vous régler vous-même.
Ainsi, l'on voit la sage antiquité
De la morale arracher les épines,
Parer de fleurs la simple vérité,
Et, par l'attrait des fables enfantines,
Faire goûter les leçons les plus fines.

Les Philidor, les Légal, à ce jeu,
Sont aujourd'hui les plus grands capitaines.
Figurez-vous les Condés, les Turennes.
L'un est brillant, rapide, plein de feu,
L'autre combine, observe et risque peu;
L'un a l'attaque impétueuse et vive;

L'autre savant, circonspect et profond,
Est, dans son camp, fort pour la défensive ;
Auprès de lui l'ennemi se morfond :
Mais Philidor est encor dans cet âge,
Où l'on jouit de toute sa vigueur;
Légal du temps éprouve le dommage.
Froide vieillesse, ainsi donc ta langueur
Nous ravit tout, et génie et courage.

Joueur sublime, étonnant Philidor,
De ton esprit qui donc suivra l'essor!
Comment peux-tu, par la seule pensée,
Dans une route obscure, embarrassée,
Les yeux fermés, guider au champ d'honneur
De tes Echecs le bataillon vainqueur?
Oui, je t'ai vu sur deux tables dressées
(Pour les joueurs prodige humiliant)!
Menant au but, aveugle clairvoyant,
D'un double jeu les pièces dispersées,
Faire, à la fois, sur les deux échiquiers,
De tes rivaux les deux rois prisonniers.
Tu sais prévoir l'instant de la victoire;

Tu peux nommer le pion attentif
Qui saisira le prince fugitif,
Montrer la case ou d'ébène ou d'ivoire
Où désarmé le roi sera captif.

Mais quoi? jaloux d'une solide gloire,
Dans sa jeunesse il osa se frayer
Un plus brillant et plus noble sentier
Pour arriver au temple de mémoire.
Son front d'Orphée a ceint le beau laurier,
Et de son art tout Paris idolâtre,
A ses accords applaudit au théâtre.
Le jeu savant qu'il médite avec soin
N'a pas éteint sa féconde harmonie.
Ce jeu brillant est l'ami du génie;
Champs de Ferney, je vous prends à témoin. [5]
Là, visitant un fameux solitaire,
J'osai combattre et marcher son égal,
Au jeu d'Echecs imprudent général;
Je fus vaincu : qui peut vaincre Voltaire?
Mais de Rousseau je fus l'heureux rival.
A tous les jeux c'est le jeu qu'il préfère,

Ce fier proscrit, cet éloquent Rousseau,
De son pays la gloire et le fléau.
On nous apporte une table d'ébène,
Il me défie; ô souvenir flatteur!
Je combattis trois heures d'une haleine,
Et, sans plier, je fus six fois vainqueur.
Ce long combat, dont le succès m'honore,
A mon esprit se représente encore.
Je vois les chocs, les mouvemens divers,
Les coups portés et perdus dans les airs.
Du trait, dit-il, que le sort soit le juge;
Il est souvent l'arbitre des combats,
Sur l'échiquier je range les soldats,
Je prends le trait, car le sort me l'adjuge.
J'arme les blancs, mon pion fait deux pas,
Court se poster sur la case d'ivoire,
(C'est le pion qui précède le roi).
Son ennemi de la légion noire
Pour l'arrêter marche à lui sans effroi,
Sur l'échiquier mesure autant d'espace,
Et l'intimide et le regarde en face.

Au même instant, l'intrépide Gambit
Laisse après lui deux cases qu'il franchit,
Brave le noir, l'attaque, le menace.
Ce champion, indigné de l'audace
De mon soldat, l'aborde, le saisit,
D'un bras nerveux le presse, le terrasse,
Tire l'épée et lui perce le flanc;
Mon fantassin expire sur la place :
Mais on l'enlève, on le transporte au camp.
Je donne l'ordre, et je vois, sur-le-champ,
De mon roi, fier, mais immobile encore,
Le chevalier s'élancer de son rang,
Pour s'opposer à la marche du Maure;
Mais celui-ci craint déjà pour ses jours.
Du côté gauche, un chevalier fidèle [4]
Voit le danger, et tire de cette aîle
Son fantassin qu'il envoie au secours.
Mon archer blanc court à perte d'haleine;
Et, sur sa ligne, arrive à quatre pas
Et vis-à-vis de l'archer de ma reine.
Il s'y prépare aux hasards des combats,

Met sur son arc une flèche fatale,
Vise au Gambit immobile et debout,
Auprès du roi de la troupe rivale.
Mon adversaire observe et prévoit tout.
Déjà, dit-il, ce fou-là s'évertue,
Ne craint-il pas qu'un soldat ne le tue ?
Il ne craint rien, lui dis-je, mais pourquoi
Le nommer fou ? c'est qu'il est près d'un roi,
Reprit Jean-Jacque, et pour ne vous rien taire,
Au jeu d'Echecs tous les peuples ont mis
Les animaux communs dans leur pays;
L'Arabe y met le léger Dromadaire,
Et l'Indien, l'Eléphant; quant à nous,
Peuple falot, nous y mettons des fous.
Il dit et pousse un pion intrépide,
Prêt à frapper mon vaillant chevalier.
Au lieu de fuir, le généreux coursier
Fait vers le centre une marche rapide.
A quatre pas du roi Maure placé,
Et secondé par l'archer homicide,
Il va percer le Gambit menacé,

Intimidé par mon attaque vive,
Avec sa reine à mes coups attentive,
Le Génevois donne Echec à mon roi
Et s'applaudit d'avoir semé l'effroi.
Je veux, dit-il, sous les murs de Carthage,
Comme autrefois le vaillant Scipion,
Porter la mort, la flamme et le ravage.
Il étoit fier de sa diversion.
Mon roi, gardé par sa troupe fidèle,
Avance un pas du côté de son aîle,
Et mon rival, faisant un autre effort,
Par le coursier de sa phalange gauche
Soutient déjà les pions dont j'approche.
Je suis trop foible, il me faut un renfort;
Faites deux pas, vous pion de ma reine!
Oh! dit Rousseau, maintenant je suis fort.
Et tout de suite, un fantassin qu'il mène
Au cavalier vient présenter la mort;
Tandis qu'il ouvre un facile passage
A son archer, tout prêt à renverser
Reine ou coursier, s'ils venoient enfoncer

Un pion noir dont il sert le courage.
Mon chevalier prudent et belliqueux,
Pour éviter sa honte et sa défaite,
Recule au blanc et se bat en retraite,
Mais il menace un soldat dangereux;
Ce pion noir, terrible dans sa rage,
Qui dévoua mon Gambit au carnage.
Que fera-t-il ce piéton aux abois?
Deux ennemis l'attaquent à la fois,
Le danger presse et les siens l'abandonnent.
Il prend conseil de son seul désespoir.
Pour échapper aux traits qui l'environnent,
Il fait un pas loin de son poste noir.
Le voilà donc sur la case d'ivoire,
Mieux défendu, mais toujours assiégé;
Il peut mourir, mais il mourroit vengé
Par le guerrier qui le suit à la gloire.
Le fantassin de mon coursier royal
Au soldat noir prépare un trait fatal;
Déjà son bras.... arrête, téméraire,
De ton rival tu veux percer le flanc,

Tu le pourrois; mais sa vie est trop chère,
Tu la paîrois toi-même de ton sang.
Ne vois-tu pas son compagnon fidèle
Qui le soutient, vigilant sentinelle;
Ne vois-tu pas l'un des deux Eléphans,
L'archer qui vise et la fière Amazone
Du roi des blancs menacer la personne?
Il périra, si tu ne le défends.
Va de la reine enlever la couronne.

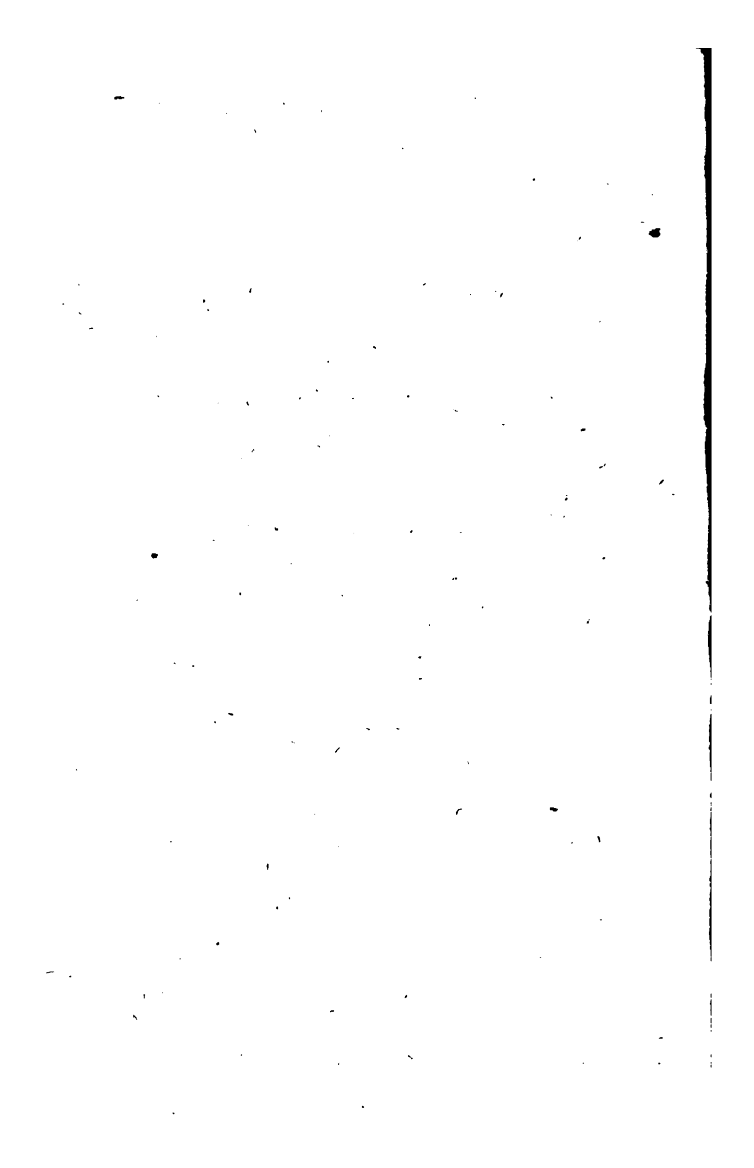
Au seul aspect du danger de son roi,
Ce combattant, saisi d'un juste effroi,
Retient son coup et fuit son adversaire.
Telle, en nos champs, une jeune bergère
Dont les pieds nus foulent un froid serpent,
Retire en l'air une jambe légère,
Regarde et fuit cet animàl rampant.

Mon fantassin, à mes ordres docile,
Va menacer l'Amazone immobile.
Elle méprise un si foible ennemi,
Au roi des blancs fait un noble défi.

Le roi prudent fait un pas et l'évite,
En s'arrêtant au poste du Gambit.
Voilà la reine encore à sa poursuite;
Elle l'aborde et le roi blanc la fuit.
Deux pas plus loin que sa place ordinaire
Au carré noir, il marche triomphant;
Mais son pion le garde et le défend
Des coups mortels du chevalier contraire,
Et ce guerrier, qui ne peut avancer,
Recule au blanc, dans sa case première,
Afin d'ouvrir une libre carrière
Au brave fou, tout prêt à s'élancer.
Mon cavalier, emporté par son zèle,
Saisit le poste où son prince l'appelle,
Et sur le noir s'apprête à repousser
Le foible trait que l'archer veut lancer;
En même temps, il menace la reine.
Pour éluder cette attaque soudaine,
L'archer noir vole à trois pas de sa tour.
Dernier effort! mais la défense est vaine.
Au premier poste où son devoir l'enchaîne

Mon archer blanc est déjà de retour,
Prêt à percer la noire souveraine.
Que fera-t-elle? où fuir? où se cacher?
De guerriers blancs elle est environnée,
Des soldats noirs elle est abandonnée,
Mais l'héroïne évite mon archer.
A la défense, à l'attaque acharnée,
Elle m'atteint pour la dernière fois.
Percé de coups mon Eléphant succombe,
Avec la tour sa masse énorme tombe,
Et fait gémir l'échiquier sous son poids.
De cet exploit, qu'il vante avec emphase,
Rousseau triomphe; il n'apercevait pas
Le piége obscur où j'attirois ses pas.
Mon archer blanc s'élance de sa case;
Il donne Echec au roi des ennemis.
Le pion pare, et le pion est pris.
On a donné le signal du carnage.
Ce même archer expire sous les traits
D'un fantassin fier de cet avantage.
A le venger tous mes guerriers sont prêts;

Brave soldat, si cher à ma mémoire,
Au champ de Mars, tu meurs couvert de gloire.
Déjà ma reine attaque et met aux fers
L'autre Amazone affoiblie et rendue.
Des Echecs noirs la troupe est éperdue,
Et de mourans les postes sont couverts.
Ma reine met les Maures en déroute [5]
Sur l'échiquier, et les prend sur la route.
Il retentit du bruit sourd et confus
De mille coups, portés, parés, rendus.
En est-ce assez? dis-je à mon adversaire,
De votre perte êtes-vous convaincu?
Mon ennemi frémissoit de colère.
Oui, j'en conviens, dit-il, je suis vaincu.
Avec le trait, je prendrai ma revanche.
Je suis défait, mais sans être abattu.
Je dompterai votre légion blanche
Qui m'a trompé bien plutôt que battu.
Mais c'est envain qu'il veut ternir ma gloire;
Je l'ai surpris, et je suis son vainqueur.
Quand l'ennemi remporte la victoire,
Tout est égal, la ruse ou la valeur. [6]



NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

NOTES,

DU

CHANT PREMIER.

[1] (Pag. 88, vers 5.)

Par ce beau jeu Palamède autrefois
Se préparoit à de plus grands exploits.

On a vu dans la dissertation qui précède ce poëme, que l'on s'est trompé en attribuant à Palamède l'invention et même la connoissance des Echecs. Mais l'auteur a cru pouvoir le supposer. La poésie admet ces sortes d'anachronismes ; elle n'est point soumise à la rigoureuse exactitude de l'histoire. M. l'abbé Delille a donné dans le premier chant de ses Géorgiques françoises une description courte, mais exacte et poétique de ce jeu dans laquelle il cite Palamède comme l'inventeur des Echecs.

Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède

L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Long-temps des camps rivaux le succès est égal.
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite ;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et du terrible mat, à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.

[2] (Page 88, vers 13.)

Viens, conduis-moi dans ce chemin nouveau
Qu'ont ignoré les Muses de la France.

A l'époque où ce poëme fut composé, celui de Cérutti n'existoit point encore. Ainsi l'abbé Roman pouvoit dire que les Muses de la France avoient ignoré le chemin dans lequel il entroit. L'ouvrage de l'abbé Cérutti, d'ailleurs, par son peu d'étendue et par son plan, ne mérite pas le nom de poëme. Nous en ferons connoître les principaux passages.

Dicite. . . . . certamina tanta

Carminibus prorsus vatum illibata priorum ;
Nulla via est. . . . .
. . . .
Vos per inaccessas rupes, et inhospita euntem
Saxa, deæ, regite, ac secretum ostendite callem.

VIDA.

3 (Page 90, vers 18).

C'est une table et polie et carrée.

Vida a parfaitement décrit l'Echiquier dans les vers suivans :

Oceanus tabulam adferri jubet interpictam :
Sexaginta insunt et quatuor ordine sedes,
Octona parte ex omni via limite quadrat,
Ordinibus paribus ; nec non forma omnibus una
Sedibus, æquale et spatium. Sed non color unus.
Alternant semper variæ, subeuntque vicissim
Albentes nigris. VIDA.

Il seroit difficile de se former une idée de l'Echiquier par ces deux vers de Cérutti :
Nous possédons tous deux seize petits états
Avec un nombre égal de chefs et de soldats.

Dans ce dernier poëme, l'un des deux rois d'Echecs raconte lui-même le combat,

4 (Page 91, vers 17.)

Connoissez donc maintenant la valeur,
Le nom, le poste et le grade et la taille
Des combattans que guide le joueur.

Compagnons de fortune et frères d'origine,
Les soldats suivent tous la même discipline.
Les chefs, gardiens du peuple et défenseurs des rois,
Sont soumis dans leur marche à de sévères lois
Dressés pour nos combats, des éléphans fidèles,
De l'un et l'autre camp protègent les deux ailes :
Moins esclaves qu'amis, ces animaux puissans
Sont notre ferme appui dans les dangers pressans.
Sur leur dos colossal des tours sont élevées,
Pour le dernier assaut sagement réservées,
Et qui frappant de loin aussi bien que de près,
Lancent sur l'ennemi d'inévitables traits.
Ainsi que nos sujets nos reines sont guerrières.
Errant en liberté, des Amazones fières
Exercent, sous notre ordre, un absolu pouvoir;
Leur promptitude étonne autant que leur savoir.

Turenne aimoit, dit-on, une petite armée,
A souffrir, à combattre, à vaincre accoutumée.

Tel est le bataillon qui suit notre étendard.
Vétérans endurcis, consommés dans leur art,
Ils savent préparer la victoire et l'attendre,
Profiter du hasard et n'en jamais dépendre,
Aux projets médités lier ceux du moment,
Soumettre la fortune aux lois du mouvement.

Telle est la description des pièces du jeu des Echecs, par Cérutti. Il n'y parle point du cavalier et de sa marche oblique, ni du fou qui, chez les Indiens, remplit des fonctions qu'il attribue ici à la tour. Plus loin cependant il met ces deux pièces en mouvement, mais il eût été plus didactique de faire une peinture exacte de chacune.

5 (Page 92 vers 1.)

Rois façonnés par la main du tourneur.
Torno acies fictas.

VIDA.

Schach est le nom persan du roi. *Schatrak* ou *Schatrengi* le jeu du roi. En grec *Zatrikion*, en latin *Scaccorum ludus*; en italien, *Scacchi*; en espagnol, *Axadres* ou *Al Xadres*. Le François s'éloigne moins de la prononciation orientale : Schah

en persan ; *Schek* en Arabe, roi ou seigneur. Le terme d'*Echec et mat* vient du persan *Schach mat*, le roi est pris.

[6] (Page 92, vers 19.)

La reine suit, sa taille est faite au tour.

On pardonnera ce jeu de mots dans un poëme sur les Echecs : c'est d'ailleurs le seul qui s'y trouve.

Cette pièce étoit anciennement une des moindres, et ne pouvoit s'éloigner du roi de plus de deux cases. Cette contrainte imposée à la dame tenoit sans doute aux usages des Orientaux, inventeurs de ce jeu; elle déplut à nos pères, et ils accordèrent à la reine la liberté dont les femmes jouissent parmi nous.

[7] (Page 93, vers 4.)

Telle autrefois une belle Amazone
D'un jeune roi, vainqueur de Babylone,
Vint partager les périls et l'amour.

Thalestris, reine des Amazones, disent quelques historiens, vint de fort loin pour voir Alexandre,

et on ajoute qu'elle voulut en avoir des enfans. Ce voyage de Thalestris a quelques traits de ressemblance avec celui de la reine de Saba auprès de Salomon et doit être mis au rang des fables.

8 (Page 93 vers 10.)

Sont deux guerriers que l'on appelle Fous.

Le fou est la troisième pièce du jeu. Chez les Orientaux elle a figure d'un éléphant et elle en portele nom, *Fil.* De ce nom on a formé celui d'*Alphillus* employé par d'anciens poëtes latins, et dont nos poëtes françois ont fait *Auphin* et *Dauphin.* Les Espagnols nommèrent d'abord cette pièce *Delfil* et *Arphil*, et dans la suite *Alferez.* Les Italiens l'appellent *Alfiere*, sergent de bataille. L'auteur du Roman de la Rose donna le nom de *Fou* à cette pièce, et ce nom qui ne s'éloigne guère du nom primitif, est demeuré en usage.

9 (Page 94, vers 5.)

Archers adroits et favoris de Mars.

Inde sagittiferi juvenes. . . . .

. . . .

Nomen Areiphilos Graii fecere vocantes,
Quod Marti ante alios cari fera bella lacessant.

VIDA.

Dans les Echecs de Charlemagne, que l'on conservoit au trésor de Saint-Denis, les Fous étoient deux archers prêts à lancer une flèche.

[10] (Page 95, vers 11.)

Dès qu'il entend la trompette bruyante, etc.

C'est ainsi qu'un coursier utile aux champs de Mars
Vous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons, vole, se précipite;
Le carnage l'anime et le péril l'irrite.
Environné de morts, sanglant, percé de coups,
Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort et vous dégage;
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;
Il expire content quand il vous a sauvé.

ROSSET, *Poëme de l'Agriculture, chant V.*

11 (Page 98, vers 10.)

Frappant les yeux de deux couleurs contraires,
Tels on verroit de belliqueux essaims

Ce morceau est fort beau; le froid des Alpes seulement est déplacé.

D'Européens et de noirs Africains, etc.

Non aliter campis legio se buxea utrinque
Composuit, duplici digestis ordine turmis,
Adversisque ambæ fulsere coloribus alæ,
Quam Gallorum acies, Alpino frigore, lacteæ
Corpora si tendant, albis in prælia signis,
Auroræ populos contra et Phaëtonte perustos
Insanos Æthiopas, et nigri Memnonis alas.

VIDA.

NOTES
DU
CHANT DEUXIEME.

1 (Page 104, vers 10.)

Que sous les traits de la belle Vérue.

MADAME la comtesse de Vérue fut enlevée à la cour de Turin dont elle faisoit les délices, par M. le B. D. S. P. Tous les amateurs ont connu ses livres, ses tableaux, ses curiosités dont les catalogues mêmes sont recherchés. Elle passoit la belle saison à Saint-Assise. Elle y rassembloit une société exquise; le beau sallon de ce château étoit décoré de plusieurs portraits de cette femme célèbre par le rôle qu'elle a joué à la cour de Turin, par sa fuite, par sa beauté, par son esprit et par son goût.

Ce fut à Saint-Assise où Marmontel composa la plus grande partie de ses Contes moraux pour l'amu-

sement de la société; que l'abbé Roman fit le poëme des Echecs. Ce jeu y obtenoit la préférence sur tous les autres; c'étoit une fureur épidémique dont l'auteur ne fut pas exempt. Les victoires qu'il remporta enflammèrent son imagination. Il voulut connoître les principes et l'histoire du jeu. Il lut ce ce qu'on avoit écrit de meilleur sur ce sujet, le poëme de Vida le charma par ses graces et par son élégance. Cette lecture lui inspira le dessein d'un poëme françois. Si l'abbé Roman n'a pas atteint la perfection de son modèle, il faut songer que Vida manioit un instrument admirable, la langue latine.

[2] (Page 108, vers 6.)

Tels ces guerriers célèbres dans l'histoire.

Les Spartiates avoient besoin d'être réprimés quand ils alloient combattre. Aussi leurs instrumens guerriers ne frappoient-ils que le grave et lent spondée. On sait que dans leur guerre malheureuse contre les Messéniens, Tyrtée éveilla leur courage en substituant le rapide anapeste au spondée.

Voyez Valère Maxime et Cicéron.

3 (Page 108, vers 15.)

Le Baléare, au milieu des alarmes,
Lançoit la fronde et frappoit des coups sûrs.

Comme les Crétois étoient les meilleurs archers, les habitans des îles Baléares (Maïorque et Minorque) étoient les plus habiles à manier la fronde. Ils étoient dressés de bonne heure à cet exercice. Les enfans n'apaisoient leur faim qu'avec les alimens qu'ils pouvoient atteindre et faire tomber par terre avec la fronde.

4 (Page 108, vers 17.)

Le Parthe étoit dangereux dans sa fuite.

Tout le monde sait que les Parthes lançoient des traits en fuyant. De là ce vers si froid de Corneille parmi tant de beaux vers :
Elle fuit, mais en Parthe, en me perçant le cœur.

5 (Page 109, vers 4.)

Tous les soldats attentifs au qui vive!
Pour faire à temps leur marche alternative,
Du chef suprême attendent le signal.

Sur une double ligne, en deux corps partagés,
En ordre de bataille on nous voit tous rangés.

Le génie attentif garde un profond silence,
Et l'aveugle destin lui remet sa balance....
On donne le signal, on part des deux côtés;
Les postes sont choisis, les coups sont ajustés,
Les premiers combattans expirent sur la place,
D'autres suivent de près et vengent leur disgrace.

CÉRUTTI.

6 (Page 110, vers 10).

De nos soldats telle est l'ardeur bouillante.

L'éditeur a cru devoir faire à ce passage quelques légers changemens. On lisoit dans le manuscrit de l'abbé Roman :

De nos François telle est l'ardeur bouillante,
Leur premier choc est vif, impétueux;
Et leur audace héroïque et brillante
Bientôt après est froide, languissante,
Et le succès est à la fin douteux.

On étoit autrefois dans l'opinion que les François n'avoient pour eux que le premier choc, et que si cette attaque étoit infructueuse, on voyoit diminuer

leur ardeur et le découragement succéder à l'impétuosité. Quinze ans de fatigues, de combats et de victoires ont dû faire revenir de ce préjugé, comme l'on est revenu de la tactique prussienne.

7 (Page 113, vers 1.)

A son époux, jusqu'à la mort fidèle,
La reine vole où le danger l'appelle.

Cérutti a très-bien décrit la marche brillante et rapide de la reine dans le morceau suivant qui est, sans contredit, le meilleur de son ouvrage :

Debout à mon côté, modérant son courage,
La reine, d'un front calme, a vu grossir l'orage :
Elle part, elle vole au sein des escadrons,
L'éclair sort de la nue avec des feux moins prompts :
Vers mon rival tremblant d'un pas elle s'élance,
Elle revient d'un pas veiller à ma défense.
Prompte à voir le péril et prompte à l'éloigner,
Mettant à secourir le plaisir de régner,
Sa présence embellit mon camp et le protège,
Et sa seule valeur compose son cortège.
Tout le camp ennemi frémit à son aspect,

Et même en l'attaquant lui marque son respect.
Elle cherche des yeux sa superbe rivale :
Ainsi que leur ardeur leur puissance est égale.
Voyez-les tour-à-tour combattre, méditer,
S'exposer, se couvrir, s'avancer, s'arrêter,
Choisir un poste obscur ou prendre un vol sublime,
Au bord du précipice échapper de l'abîme,
Du voile de la ruse entourer leurs projets,
Et déchirer le voile au moment du succès.
Aux champs Thessaliens, moins vive, moins brillante,
Voloit, disparoissoit, revenoit Atalante ;
Moins d'orgueil éclatoit au front de Thalestris ;
Moins d'art, moins de génie inspiroit Tomyris.

8 (Page 115, vers 15)

On crie au roi!........

C'est ce que signifie le terme d'Echec, *Schah*, roi.

9 (Page 116, vers 3.)

Le roi captif! le chef est prisonnier!

Echec et *mat* signifie précisément cela en langue orientale.

[10] (Page 116, vers 16.)

Nul des deux rois ne remporte le prix.

La partie est remise lorsqu'un des deux joueurs n'ayant plus de pièces à jouer, ne peut pas même faire marcher son roi, sans le mettre en échec, c'est ce qu'on appelle être *pat.*

[11] (Page 116, vers 17.)

Pour une reine en Orient célèbre.

On lit dans un ouvrage persan, intitulé : *Schah nama*, in-fol. de 60,000 stances, écrites par le poëte Phirdausi, le fait suivant :

Vers le temps du grand Cosroës, il y avoit dans l'Inde un roi nommé *May*. Il avoit deux fils, *Gar* et *Talachand*. *May* mourut. Sa veuve *Paritchera* ou beauté angélique, régna. Les princes *Gar* et *Talachand* désiroient également de lui succéder. Cette rivalité les brouilla : ils s'armèrent. *Talachand* fut tué dans une bataille ; sa mère fut inconsolable. Par son ordre, les sages de sa cour inventèrent le ieu d'Échecs, qui représentoit avec exactitude l'ordre

de bataille du combat où Talachand avoit perdu la vie.

Cette origine du jeu d'Echecs paroît confirmée par un livre intitulé : *Phertangh suxari*, ouvrage que le docteur Hyde reçut des Indes.

Voilà le sujet d'une partie de l'épisode. L'abbé Roman a lié à cette histoire celle du roi des Indes, tyran voluptueux, et du philosophe *Sissa*, qui lui donna des leçons importantes en jouant aux Echecs avec lui.

12 (Page 121, vers 21.)

De tes vertus c'est le digne salaire.

Selon les histoires indiennes, le roi permit à *Sissa* de demander à son gré, et lui promit qu'il obtiendroit sur-le-champ tout ce qu'il voudroit. Le philosophe, plus sage que le roi, voulut lui donner une autre leçon, et le faire repentir de sa générosité inconsidérée. Il supplia le prince de lui accorder le nombre de grains de blé que produiroit le nombre des cases de l'Echiquier, en comptant un seul pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la

troisième, ainsi de suite en doublant jusqu'à la soixante-quatrième case. Le roi, étonné de la modicité apparente de la demande, lui accorda sans examen ce qu'il souhaitoit. Les ministres calculèrent long-temps, et trouvèrent que tous les trésors du roi ne suffisoient pas pour produire une somme équivalente à cette quantité de blé.

Le roi apprit à se tenir en garde contre les demandes des courtisans, et à réfléchir avant de décider.

Pour satisfaire *Sissa*, il eût fallu 16,384 villes, dont chacune eût contenu 1,024 greniers, dans chacun desquels il y eût eu 174,762 mesures, et dans chaque mesure 32,768 grains, ce qui forme un total de 87,076,425,546,692,656 grains.

NOTES
DU
CHANT TROISIEME.

[1] (Page 125, vers 2.)

Qui le croiroit! dans ses rapports divers
Le jeu d'Echecs ressemble au jeu des vers.

VOICI le parallèle qu'en fait J. B. Rousseau dans son épître à Clément Marot, parallèle dont l'auteur a emprunté les deux vers imprimés en caractères italiques :

Le jeu d'Echecs ressemble au jeu des vers :
Savoir la marche est chose très unie,
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie,
Je dis le fruit du génie achevé
Par longue étude et travail cultivé.
Si donc Phoebus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger, consultez tout bon juge,
Pour bien jouer hantez les bons joueurs,
Surtout craignez le poison des loueurs.

² (Page 125, vers 3.)

Savoir la marche est chose très-unie,
Jouer le jeu c'est le fruit du génie.

Le parallèle de Rousseau est exact. Les Échecs ont comme les vers leur influence secrète sans laquelle on ne peut sortir de la médiocrité. Le plus beau talent est celui que produit le génie et qui est plutôt le fruit de la réflexion que celui de l'Étude. Les livres que l'on a écrits sur le jeu des Échecs sont plutôt faits pour ceux qui ont acquis une certaine force que pour les commençans. Jean-Jacques Rousseau se passionna pour les Echecs, en étudia avec attention les règles et les écrits élémentaires, et cependant ne parvint jamais à être un joueur passable. Voici ce qu'il écrivit lui-même sur cette circonstance de sa vie :

« Il y avoit un Génevois nommé M. Bagneret, le« quel avoit été employé, sous Pierre le Grand, à la
« cour de Russie ; un des plus vilains hommes et
« des plus grands fous que j'aie jamais vus, toujours
« plein de projets aussi fous que lui, qui faisoit
« tomber les millions comme la pluie, et à qui les

« zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à
« Chambéry pour quelque procès au Sénat, s'em-
« para de maman comme de raison, et pour ses
« trésors de zéro qu'il lui prodiguoit généreuse-
« ment, lui tiroit ses pauvres écus pièce à pièce.
« Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela
« n'est pas difficile : il n'y avoit sorte de bassesse
« qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de
« me proposer d'apprendre les Echecs qu'il jouoit
« un peu; j'essayai presque malgré moi, et après
« avoir tant bien que mal appris la marche, mon
« progrès fut si rapide, qu'avant la fin de la pre-
« mière séance, je lui donnai la tour qu'il m'avoit
« donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas
« davantage : me voilà forcené des Echecs : j'achète
« un échiquier; j'achète le calabrois; je m'enferme
« dans ma chambre, j'y passe les jours et les nuits
« à vouloir apprendre par cœur toutes les parties,
« à les fourrer dans ma tête bon gré malgré, à jouer
« seul sans relâche et sans fin. Après deux ou trois
« mois de ce beau travail et d'efforts inimaginables,
« je vais au café, maigre, jaune et hébété. Je
« m'essaye, je rejoue avec M. Bagnenet : il me
« bat une fois, deux fois, vingt fois; tant de com-

« binaisons s'étoient brouillées dans ma tête ; et
« mon imagination s'étoit si bien amortie, que je
« ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes
« les fois qu'avec le livre de Philidor ou celui de
« Stamma j'ai voulu m'exercer à étudier des parties,
« la même chose m'est arrivée ; et après m'être
« épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus foible
« qu'auparavant : du reste, que j'aie abandonné les
« Echecs, ou qu'en jouant je me sois remis en
« haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis
« cette première séance, et je me suis toujours
« retrouvé au même point où j'étois en la finissant.
« Je m'exercerois des milliers de siècles, que je fini-
« rois par pouvoir donner la tour à Bagneret et rien
« de plus. »

[5] (Page 126, vers 4.)

Tel Philidor.... tel Légal.

Philidor et Légal étoient les joueurs d'Echecs les plus célèbres, et n'ont point trouvé de rivaux. Le premier a composé l'analyse du jeu des Echecs, imprimée à Londres en 1777 ; l'abbé Roman lui avoit lu son poëme, et Philidor lui offrit de le faire imprimer en Angleterre.

4 (Page 127, vers 13)

O de ce jeu combinaison rapide!

L'auteur de l'Anti-Lucrèce compare les différentes combinaisons des atômes à celles des pièces du jeu des Échecs dont il fait en peu de vers une description très-élégante :

Aspice tesserulas, queis ludicra bella geruntur
In tabulâ, vario quam segmina picta colore
Distingunt. Primâ pedites in fronte locati,
Regem et reginam, famulos, equitesque tuentur,
Nec positæ gemino desunt iu margine turres :
Quisque suâ solet ire viâ; miscentur et intrant
Alternis inimicam aciem; fit plurima cædes
Hinc atque hinc, donec cedat rex undique captus.
Interea quoties pugnæ variatur imago!
Quam diversâ etiam, quam multiplici positurâ,
Objicibusque novis pugnantum invertitur ordo,
Invertique potest! non sunt tot in æquora fluctus,
Nec tot habent sylvæ frondes, aut gramina campi.
Quid, si infinitis ageretur ludus utrinque
Tesserulis, an summa foret finita modorum?

Lib. III, *v*. 392.

5 (Page 130, vers 5)

Souvenez-vous de la Fable du Bouc.

Il descendit dans un puits sans prévoir comment il pourroit en sortir.

LAFONTAINE, *Fable XLVII.*

6 (Page 130, vers 21)

Honteux revers! dans les Fourches Caudines,
Leurs légions passèrent sous le joug.

L'an 432 de Rome, les Romains s'engagèrent dans un défilé fort étroit, dont les Samnites occupèrent les issues. Ceux-ci firent la loi aux légions qu'ils désarmèrent et firent passer sous le joug.

7 (Page 130, vers 10.)

Craignez les dons d'un ennemi rusé.

Timeo Danaos et dona ferentes.

VIRG. ENÉID. *Lib. II.*

8 (Page 130, vers 19.)

Pour avoir pris le plus foible pion.

Le plus foible, parce qu'en le perdant, la tour se trouve découverte quand on a roqué, et menace le pion du Fou du roi ennemi.

(Page 135, vers 9.)

Ainsi, François dans les champs de Pavie.

Tout est perdu, écrivoit ce prince à sa mère, *tout est perdu fors l'honneur.* Mais s'il avoit conservé l'honneur d'un bon soldat et d'un brave chevalier, il avoit perdu celui d'un général.

10 (Page 135, vers 13.)

Le jeune roi qui fut vaincu par Pierre.

Charles XII, défait à Pultava, par le czar Pierre le Grand. Il aimoit beaucoup les Échecs, il y jouoit souvent à Bender, et perdoit presque toujours pour trop exposer le roi.

NOTES
DU
CHANT QUATRIEME.

[1] (Page 139, vers 3.)

Louis, enfant, le jouoit à Versailles.

Louis XV avoit du goût pour ce jeu dans sa jeunesse. Ce fut pour flatter ce penchant et pour donner en même temps au jeune monarque des conseils indirects, que le savant Fréret lut dans une séance de l'Académie des Belles-Lettres, sa curieuse dissertation sur les Échecs, en présence de ce prince.

[2] (Page 141, vers 13.)

Les yeux fermés, guider, etc.......

C'est un fait incroyable et pourtant vrai, dont tous les joueurs d'Échecs ont été témoins, que Philidor conduisoit à la fois, sans voir l'échiquier, deux parties d'Échecs, et les gagnoit contre de bo

joueurs. Un jour, il démêla une fausse marche qu'on avoit glissée à dessein dans la foule des coups, pour mettre à l'épreuve son étonnante sagacité.

5 (Page 142; vers 15.)

Champs de Ferney je vous prends à témoin!

L'auteur fit, en 1770, un voyage à Ferney, où il fut reçu par Voltaire avec distinction. Le philosophe jouoit aux Échecs, étoit de la première force et vainquit son adversaire. De Ferney, l'abbé Roman alla à Motiers-Travers, où il vit Jean-Jacques Rousseau qui voulut bien se mesurer avec lui et fut battu. Lorsque Voltaire livroit son esprit à un travail quelconque, rien ne pouvoit le distraire, et tout objet étranger sembloit sortir momentanément de sa mémoire, tandis que Jean-Jacques, sujet à des rêveries fréquentes, d'un travail pénible et d'une mémoire foible, ne pouvoit suivre les difficiles et nombreuses combinaisons du jeu. Sa partie décrite par l'abbé Roman, est rendue avec tant de clarté qu'on peut la jouer facilement le livre à la main. Ce chant est celui de tout l'ouvrage qui a dû coûter à l'auteur le plus de

soins et de fatigues. C'est un vrai tour de force que d'avoir pu mettre en vers tous les coups d'une partie d'Echecs. Jamais peut-être sujet plus ingrat ne fut traité avec plus d'élégance et de chaleur.

4 (Page 144, vers 15.)

Je donne l'ordre, et je vois sur-le-champ
De mon roi fier, mais immobile encore,
Le cavalier s'élancer de mon rang
Pour s'opposer à la marche du Maure.

Ces vers me rappellent une anecdote dont je ne garantis pas l'authenticité, mais qui mérite ici une place par sa gaîté et par son rapport avec le jeu des Echecs.

Le cardinal Duperron, jouant aux Echecs avec Henri IV, lâcha un pet au moment où il plaçoit un cavalier. Il se fit pardonner cette liberté en disant au monarque qui en rit beaucoup : « Au moins, sire, ce cavalier n'est pas parti sans trompette.

5 (Page 151, vers 7.)

Ma reine met les Maures en déroute.

Cependant mon rival est près de la défaite :

Après avoir erré de retraite en retraite,
Après avoir perdu ses places, ses soutiens,
Il se voit dans sa fuite enveloppé des miens.
Il va périr, mais non, la troupe qui l'assiège,
Respecte sa personne en frappant son cortège.
Conserver le monarque est la loi de l'État;
Le forcer à se rendre, est le droit du combat.
Il se rend, avec lui je me réconcilie;
Et je ne souffre pas qu'un grand roi s'humilie.
Par son exemple, instruit des rigueurs du destin,
Je renferme ma joie, et je rends mon butin.
Non content de sauver l'honneur du diadême,
A reprendre son rang je l'invite moi-même:
Il reparoît en pompe au milieu de sa cour,
Et rentré dans la lice, et triomphe à son tour.

CERUTTI.

[6] (Page 151, vers 22.)

Tout et égal, la ruse et la valeur.

Dolus an virtus quis in hoste requirat?

VIRG. *Æneid.* LIB. II.

FIN.

